

L'AVENTURE DU MAÇON

IL y avait un jour à Grenade un pauvre maçon, ou briqueteur, qui observait toutes les fêtes des saints, jusques et y compris Saint Lundi ; et pourtant, malgré toute sa dévotion, il devenait chaque jour plus pauvre et pouvait à peine acheter du pain pour sa nombreuse famille. Une nuit, il fut tiré de son premier sommeil par un coup frappé à sa porte. Il ouvrit et aperçut devant lui un long prêtre décharné, de mine cadavérique.

—Ecoute, mon brave, lui dit l'inconnu ; j'ai remarqué que tu es un bon chrétien, à qui on peut se fier ; veux-tu entreprendre un travail pour moi cette nuit même ?

—De tout cœur, *señor padre*, à condition toutefois que je sois payé en conséquence.

—Tu le seras ; mais il faudra que tu te laisses bander les yeux.

Le maçon ne s'y opposa pas. Il fut donc conduit, les yeux bandés, par des sentiers raboteux et des passages tortueux, jusqu'à la porte d'une maison. Le prêtre y appliqua la clé, qui fit grincer la serrure, et ouvrit un battant qui parut très massif au maçon. Ils entrèrent, la porte fut fermée et verrouillée et notre homme fut mené par un couloir sonore et une salle spacieuse à l'intérieur de la maison. Là, le bandage ôté, il se trouva dans un patio faiblement éclairé par une seule lampe. Au centre, on voyait le bassin à sec d'une vieille fontaine mauresque, sous laquelle le prêtre lui demanda de bâtir une petite voûte avec les

briques et le ciment qui étaient préparés à son intention. Il travailla toute la nuit, mais ne put achever son œuvre. Peu avant l'aube, le prêtre lui mit une pièce d'or dans la main et l'ayant de nouveau bandé, le reconduisit à sa demeure.

—Consens-tu à revenir achever ton travail ? lui demanda-t-il.

—Volontiers, *señor padre*, à condition que je sois aussi bien payé.

—Eh bien, demain à minuit je t'appellerai de nouveau. C'est ce qu'il fit et la voûte fut achevée.

—Maintenant, lui dit le prêtre, il faut que tu m'aides à transporter les corps que je dois ensevelir dans cette voûte.

A ces mots, notre pauvre maçon sentit ses cheveux se hérissier sur sa tête : il suivit le prêtre, d'un pas chancelant, dans une pièce écartée de la maison, s'attendant à un affreux spectacle ; mais quel ne fut pas son soulagement lorsqu'il aperçut, à la place, trois ou quatre jarres imposantes dans un coin. Elles étaient manifestement bourrées d'argent et c'est à grand-peine que le prêtre et lui purent les pousser et les loger dans leur tombe. La voûte fut fermée alors et toutes traces d'ouvrage effacées. Le maçon eut de nouveau les yeux bandés et fut reconduit par un chemin différent de celui qu'ils avaient pris. Après avoir longtemps erré dans un inextricable entrelacs de ruelles et de sentiers, ils s'arrêtèrent. Le prêtre lui mit deux pièces d'or dans la main et lui dit : «Reste ici jusqu'au moment où tu entendras les matines sonner à la cathédrale. Si tu oses te découvrir les yeux avant, un malheur t'attend.» Et sur ces mots, il le quitta. Le maçon attendit fidèlement ; il trompa le temps en soupesant le deux pièces et en les faisant tinter l'une contre l'autre. Lorsque la cloche du matin fit retentir son premier carillon, il découvrit ses yeux et vit qu'il était sur les bords du Génil ; il se hâta de rentrer chez lui et, sur le salaire de ses deux nuits de travail, fit bombance avec sa

famille pendant une bonne quinzaine—après quoi, il se retrouva pauvre comme devant.

Il continua à vivre comme naguère, travaillant peu, priant beaucoup, observant dimanches et fêtes de saints, année après année, tant et si bien que sa famille devint aussi famélique et déguenillée qu'une tribu de gitans. Un soir, comme il était assis à la porte de sa masure, il fut accosté par un vieillard aussi riche que pingre, que l'on savait possesseur de plusieurs immeubles et propriétaire exigeant. Le bourgeois observa notre homme dessous ses sourcils broussailleux et inquisiteurs.

—On me dit, mon ami, que tu es bien pauvre.

—Pas moyen de le nier, *señor*, cela saute aux yeux.

—Je présume donc que tu serais heureux d'avoir du travail et que tu le ferais pour pas cher.

—Pour moins cher, *señor*, que n'importe quel maçon de Grenade.

—C'est ce qu'il me faut. J'ai une vieille maison qui tombe en ruines et qui me coûte plus d'argent qu'elle ne vaut pour la réparer, car personne ne veut y vivre ; c'est pourquoi je dois m'arranger pour la retaper au plus bas prix possible.

Le maçon fut donc conduit à une grande maison abandonnée qui semblait sur le point de crouler. Il passa par diverses salles vides et entra dans une cour où son regard fut aussitôt arrêté par une vieille fontaine mauresque. Il s'arrêta un moment car le souvenir de ce lieu lui revenait comme un rêve.

—S'il vous plaît, fit-il, qui donc occupait cette maison ?

—Peste soit de lui ! s'écria le propriétaire. C'était un vieux prêtre avaro qui ne se préoccupait que de lui. On le disait immensément riche, et, comme il n'avait pas de parents, on pensait qu'il laisserait tous ses trésors à l'Eglise. Il est mort subitement et les curés et les moines sont venus en foule pour prendre possession de ses richesses ; mais ils n'ont trouvé que quelques ducats

au fond d'une bourse de cuir. Le plus mauvais lot m'était réservé, car depuis sa mort, le vieux grigou continue à occuper ma maison sans me payer de loyer et il n'y a pas moyen de faire un procès à un mort. Les gens prétendent qu'ils entendent toute la nuit le tintement de l'or dans la chambre où il dormait, comme s'il recomptait son argent, et parfois des plaintes et des gémissements dans la cour. Vraies ou fausses, ces histoires portent préjudice à ma maison et personne ne veut y mettre les pieds.

—Ne m'en dites pas plus, répondit le maçon avec un accent plein de fermeté ; laissez-moi vivre dans votre maison sans payer, jusqu'à ce que vous trouviez un meilleur locataire et je m'engage à la réparer et à apaiser l'âme en peine qui la trouble. Je suis pauvre et bon chrétien et le Diable en personne ne me ferait pas peur, quand bien même il m'apparaîtrait sous la forme d'un gros sac d'argent.

La proposition du brave maçon fut acceptée volontiers ; il s'installa avec sa famille dans la maison et remplit tous ses engagements. Peu à peu, l'immeuble fut restauré et si l'argent y tinta, ce ne fut plus la nuit dans la chambre du prêtre défunt, mais le jour dans la poche du maçon vivant. En un mot, il fit rapidement fortune, à la stupéfaction de tous ses voisins, et devint un des hommes les plus riches de Grenade ; il fit des dons importants à l'église, sans doute pour apaiser sa conscience, et ne révéla le secret de la voûte que sur son lit de mort, à son fils et héritier.

LA LEGENDE DES TROIS BELLES PRINCESSES

IL y avait une fois un roi maure qui régnait sur Grenade. Il s'appelait Mohamed, et ses sujets l'avaient surnommé «El Hayzari» ou «Le gaucher», parce qu'il était, disent les uns, plus habile de sa main gauche que de sa droite, ou bien, disent les autres, parce qu'il avait l'art de tout prendre de travers, autrement dit, d'embrouiller tout ce qu'il touchait.

Ce qu'il y a de certain, c'est que, malchance ou maladresse, il était toujours assailli d'ennuis : trois fois il s'était vu chassé de son trône et, un jour, pour sauver sa vie, il avait dû s'enfuir en Afrique, déguisé en pêcheur. Mais il était aussi brave qu'il était balourd, et, bien que gaucher, vous jouait du cimeterre avec tant d'agilité que chaque fois il avait reconquis son trône à la pointe de son arme. Pourtant, au lieu de lui apprendre la sagesse, l'adversité l'avait raidi et endurci dans sa gaucherie. Pour peu qu'on fouille dans les annales arabes de Grenade, on y verra les calamités publiques qu'il attira ainsi sur lui-même et sur son royaume ; la légende actuelle ne porte que sur sa conduite privée.

Un jour que notre Mohamed faisait une promenade à cheval avec une suite de courtisans, au pied de la montagne d'Elvira, il rencontra une bande de cavaliers qui avaient fait une razzia dans les terres des chrétiens. Ils conduisaient une longue file de mules chargées de butin, et beaucoup de captifs des deux sexes, parmi lesquels le monarque remarqua une belle jeune fille, aux

riches atours, qui pleurait sur un petit palefroi, sans écouter les consolations d'une duègne qui allait à ses côtés.

Le monarque fut donc frappé par sa beauté. Il demanda au capitaine de la troupe qui elle était et apprit que c'était la fille de l'*alcaïde* d'un fort de la frontière qu'ils avaient attaqué par surprise et pillé. Mohamed la réclama comme sa part de butin et la fit conduire dans son harem de l'Alhambra. Là on essaya par tous les moyens de dissiper sa mélancolie, et le monarque, de plus en plus amoureux, voulut en faire sa reine. La jeune Espagnole repoussa, au début, ses avances : c'était un infidèle... un ennemi de son pays... et, pis encore, un vieillard !

Le monarque, voyant que ses assiduités n'avaient aucun succès, décida de mettre de son côté la duègne qui avait été capturée avec la jeune personne. Elle était andalouse de naissance, mais on ne connaît pas son nom, les légendes mauresques ne la citant que sous l'appellation de Kadiga l'avisée. Avisée, elle l'était effectivement, comme notre histoire va le montrer. Le Maure n'avait pas plus tôt conféré avec cette dame que celle-ci s'était rendue à ses arguments. Elle décida de plaider sa cause auprès de sa jeune maîtresse.

—Voyons, lui dit-elle, que vous sert de pleurer et de gémir ? Ne vaut-il pas mieux être la maîtresse d'un magnifique palais avec ses jardins et ses fontaines que de moisir dans la vieille tour de votre père ? Ce Mohamed, dites-vous, est un infidèle. La belle affaire ! C'est lui que vous épousez, non sa religion. Il se fait vieux ? vous serez veuve plus tôt, et votre propre maîtresse. De toute façon, vous êtes en son pouvoir : que préférez-vous ? être reine ou esclave ? Quand on est entre les mains d'un voleur, mieux vaut vendre à bon prix sa marchandise que de la perdre complètement.

Les arguments de l'avisée Kadiga triomphèrent enfin. La jeune Espagnole sécha ses larmes et devint l'épouse de Mohamed le

Gaucher. Elle se conformait même, en apparence, à la religion de son royal mari. Quant à sa duègne, elle devint une fervente sectatrice des doctrines musulmanes. C'est alors qu'elle reçut le nom arabe de Kadiga et la permission de continuer à servir sa maîtresse.

En temps voulu, le roi maure eut la joie et la fierté de se voir père de trois charmantes jumelles : il aurait bien voulu avoir des fils, mais il se consolait à l'idée que trois filles ce n'était pas si mal pour un homme âgé, et gaucher !

Selon la coutume des monarques musulmans, il convoqua les astrologues à l'occasion de cet heureux événement. Ils firent le thème astrologique des trois princesses et secouèrent la tête. «Les filles, ô roi, sont toujours une propriété précaire ; mais les tiennes auront besoin de toute ta vigilance lorsqu'elles arriveront à l'âge de se marier. Il faudra alors les couvrir sous ton aile et ne les confier à personne d'autre.»

Mohamed le Gaucher avait dans sa cour une réputation de sagesse, dont il ne doutait pas. Les prédictions des astrologues ne l'inquiétèrent pas outre mesure. Il se fiait à sa malice naturelle pour surveiller ses filles et déjouer le destin.

Cette triple naissance devait être le dernier trophée conjugal du monarque ; sa reine ne lui donna plus d'enfants et mourut, au bout de quelques années, en confiant les fillettes à son amour et à la fidélité de Kadiga l'avisée.

Plusieurs années devaient s'écouler avant qu'elles ne parvinssent à l'âge dangereux, celui du mariage. «Il n'est pas mauvais, tout de même, de prendre dès maintenant toutes ses précautions», se dit Mohamed, toujours astucieux. Il décida donc de faire élever ses filles au château royal de Salobreña. C'était un palais somptueux, incrusté, pour ainsi dire, dans une puissante forteresse mauresque, bâtie au sommet d'une colline d'où l'on domine la Méditerranée. C'était une retraite royale où les mo-

narques musulmans enfermaient les parents qui risquaient de porter atteinte à leur sécurité et où, parmi les plaisirs et les divertissements de toute sorte, ceux-ci passaient leur vie dans l'indolence et la volupté.

C'est là que résidèrent les princesses, séparées du monde, mais entourées du plus grand luxe et servies par des esclaves de leur sexe qui avaient pour soin de prévenir leurs moindres désirs. Elles avaient pour se distraire de délicieux jardins où abondaient les fruits et les fleurs les plus rares, des bosquets embaumés et des bains parfumés. Sur trois faces, le château dominait une riche vallée émaillée de cultures de toute sorte et limitée par les hautes montagnes de l'Alpujarra ; de l'autre côté, on pouvait voir la vaste mer ensoleillée.

Dans cette délicieuse retraite, sous le ciel sans nuage de ce climat propice, les trois princesses se développèrent merveilleusement ; mais, bien qu'élevées de façon identique, elles donnèrent bientôt des signes de la diversité de leurs caractères. Elles s'appelaient, dans l'ordre de leur naissance, Zayda, Zorayda et Zorahayda, ayant entre elles trois minutes d'écart.

Zayda, l'aînée, était un esprit intrépide, qui devançait ses sœurs en toutes choses, ainsi qu'elle l'avait fait en venant au monde. Elle était questionneuse, curieuse et aimait à aller au fond des choses.

Zorayda était très sensible à la beauté, raison pour laquelle, sans doute, elle aimait tant à se mirer aux glaces et aux fontaines, et adorait les fleurs, les bijoux et les ornements délicats.

Quant à Zorahayda, la benjamine, elle était douce et timide, extrêmement sensible et d'une grande tendresse pour toutes choses, ainsi qu'en témoignait la quantité de fleurs, d'oiseaux et d'animaux favoris qu'elle chérissait de toute son affection. Ses divertissements étaient calmes, faits de flânerie et de rêverie. Elle restait des heures à son balcon, à regarder les brillantes étoiles

des nuits d'été, ou la mer éclairée par la lune ; à ces moments-là, le chant d'un pêcheur qui lui parvenait, affaibli, du rivage, ou l'appel d'une flûte mauresque que lançait une barque sur l'eau suffisaient à la transporter en extase. En revanche, la moindre agitation des éléments, le premier coup de tonnerre, la jetaient dans un émoi qui la faisait parfois défaillir.

Ainsi passaient les années, calmes et sereines ; l'avisée Kadiga, à qui les princesses avaient été confiées, se montrait digne de sa tâche. Sa vigilance ne faiblissait jamais.

Le château de Salobreña, comme il a été dit, se dressait sur une colline du littoral. Une des ses murailles extérieures se dessinait sur le profil de cette colline. Elle se prolongeait jusqu'à un roc qui faisait saillie au-dessus de la mer, avec une petite plage de sable à ses pieds, que venaient lécher les vaguelettes. Une petite tour de guet, sur ce roc, avait été aménagée en pavillon, dont les fenêtres à jalousies recevaient la brise de la mer. C'est là que les princesses passaient d'habitude les heures les plus chaudes de l'après-midi.

Un jour que la curieuse Zayda était assise auprès d'une fenêtre de ce pavillon, tandis que ses sœurs, étendues sur des sofas, faisaient la sieste, son attention fut attirée par une galère qui longeait la côte, à la cadence égale de ses rames. Lorsque celle-ci eut approché, Zayda remarqua qu'elle était remplie d'hommes armés. La galère jeta l'ancre et un groupe de soldats maures débarquèrent sur la plage étroite, conduisant plusieurs prisonniers chrétiens. La curieuse éveilla ses sœurs ; et elles se mirent toutes trois à regarder par les fentes de la jalousie qui les dissimulait. Parmi ces prisonniers, elles distinguèrent trois chevaliers espagnols, richement vêtus. Ils étaient de noble prestance et dans la fleur de l'âge ; la manière hautaine avec laquelle ils avançaient, malgré leurs chaînes et la présence de leurs ennemis, révélait la grandeur de leur âme. Le souffle coupé, les princesses les re-

gardaient de tous leurs yeux. Séquestrées comme elles l'avaient été dans ce château parmi des femmes, ne voyant du sexe mâle que les esclaves noirs et les rudes pêcheurs de la côte, il n'est pas étonnant que la vue de ces trois vaillants chevaliers dans la fierté de leur jeunesse et de leur beauté virile troublât à ce point leurs jeunes cœurs.

—A-t-on jamais vu marcher d'une allure aussi noble que le chevalier en grenat ? s'écria Zayda, l'aînée des sœurs. Regardez comme il avance fièrement ! On dirait qu'il n'a autour de lui que des esclaves !

—Mais remarquez donc celui en vert ! s'exclama Zorayda. Quelle grâce ! quelle élégance ! quel caractère !

La douce Zorahayda ne dit rien, mais, à part soi, elle donnait la préférence au chevalier en bleu.

Les princesses les suivirent des yeux jusqu'au moment où ils disparurent. Puis elles se retournèrent en soupirant, se regardèrent un moment, et s'assirent, toutes pensives, sur leurs divans.

C'est dans cette attitude que les trouva l'avisée Kadiga ; elles lui contèrent ce qu'elles avaient vu et le cœur de la duègne en fut attendri : « Pauvres jeunes gens ! fit-elle. Je vous assure que leur captivité va navrer plus d'une noble et belle dame dans leur patrie ! Ah, mes enfants, vous n'avez pas idée de la vie que mènent ces chevaliers chez eux... l'élégance de leurs tournois... leur dévotion aux dames ! les sérénades, les galanteries... »

La curiosité de Zayda ne connut plus de bornes : elle était insatiable. La duègne dut lui faire les tableaux les plus animés de son pays natal. La coquette Zorayda releva la tête et se regarda furtivement au miroir, lorsque la conversation roula sur le charme des Espagnoles, et Zorahayda réprima un soupir à l'évocation des sérénades au clair de lune.

Tous les jours, la curieuse Zayda renouvelait ses histoires, que ses jolies auditrices écoutaient non sans soupirs. La vieille

femme se rendit compte finalement du mal qu'elle était en train de faire. Elle avait pris coutume de considérer les princesses comme des enfants ; mais elles s'étaient développées peu à peu sous ses yeux. C'étaient maintenant trois jeunes filles en fleur, à l'âge du mariage. «Il est temps, se dit la duègne, d'en faire part au roi.»

Mohamed le Gaucher était donc assis un matin sur son divan, dans l'une des salles les plus fraîches de l'Alhambra, lorsqu'un esclave arriva de la forteresse de Salobreña, avec un message de la prudente Kadiga, dans lequel elle le félicitait de l'anniversaire de ses filles. L'esclave lui remit en même temps un petit panier décoré de fleurs, dans lequel il trouva, posés sur une couche de feuilles de vigne et de figuier, une pêche, un abricot et un brugnion dont la fraîcheur, le duvet et toute la douceur pressentie disaient la jeune maturité. Le monarque était versé dans le langage des fruits et des fleurs. Il comprit bien vite la signification de ce cadeau symbolique.

«Ainsi donc, se dit-il, voici arrivée la période critique, signalée par les astrologues : mes filles sont en âge de se marier. Que dois-je faire ? Elle ont été éloignées des yeux des hommes, surveillées par l'avisée Kadiga... tout cela est très bien... Mais elles ne sont pas sous mes propres yeux, ainsi que me l'ont prescrit les astrologues. Il faut donc que je les rassemble sous mon aile et que je ne me fie qu'à moi-même.»

Il fit donc préparer une tour de l'Alhambra pour les recevoir, et, à la tête de ses gardes, il se rendit à la forteresse de Salobreña pour les reconduire en personne.

Près de trois ans s'étaient écoulés depuis que Mohamed n'avait pas revu ses filles. Devant le merveilleux changement qui s'était opéré chez elles en si peu de temps, il faillit rester incrédule. Durant cet intervalle, les trois princesses avaient passé la ligne qui sépare la fillette dégingandée, étourdie et sans grâce de la femme

épanouie, rougissante et rêveuse. Comme lorsqu'on a traversé les plaines arides et monotones de La Manche pour atteindre les voluptueuses vallées et les rondes collines d'Andalousie.

Zayda était grande et bien faite, le port altier, le regard pénétrant. Entrant dans la salle d'un pas noble et décidé, elle fit une profonde révérence à Mohamed, le traitant comme un souverain plus que comme un père. Zorayda, de taille moyenne, avait un air séduisant, une démarche souple et une beauté étincelante que rehaussait le luxe de sa parure. Elle s'approcha de son père, lui baisa la main et le salua en lui récitant les strophes d'un poète arabe en vogue qui ravirent le monarque. Zorahayda, timide et réservée, plus petite que ses sœurs, avait cette beauté tendre et comme suppliante qui semble chercher la protection et l'affection. Elle n'était pas faite pour commander, comme sa sœur aînée, ou pour briller comme la seconde, mais plutôt pour trouver un nid de bonheur dans les bras d'un homme aimant. Elle s'avança vers son père d'un pas timide et presque défaillant ; elle allait lui prendre la main pour la baiser, lorsque, levant les yeux sur le visage de son père et le voyant radieux de bonheur, elle céda à son besoin de tendresse et se jeta à son cou.

Mohamed le Gaucher contempla ses filles avec un mélange de fierté et d'inquiétude, car, tandis qu'il se réjouissait de les voir si belles, il se souvenait de la prédiction des astrologues. «Trois filles ! trois filles ! murmurait-il, et toutes à marier ! Les fruits des Hespérides ! Il faudrait un dragon pour les garder.»

Il prépara son retour à Grenade en envoyant des hérauts devant lui pour donner ordre aux gens de s'écarter de la route qu'il allait prendre et de fermer toutes les portes et les fenêtres sur le passage des princesses. Après quoi, il se mit en route, escorté par une troupe de nègres hideux, revêtus d'une armure éclatante.

Les princesses chevauchaient à côté du roi, soigneusement voilées, sur de blancs palefrois aux harnais de pourpre, brodés

d'or, qui balayaient le sol ; les mors et les éperons étaient d'or, les brides d'argent, ornées de perles et de pierres précieuses. Les palefrois étaient couverts de clochettes d'argent qui tintaient joyeusement à chacun de leur pas. Malheur à l'imprudent qui s'attardait sur la route, lorsqu'il les entendait ! Les gardes avaient ordre de l'égorger sans merci.

Le cortège se trouvait aux abords de Grenade lorsqu'il rencontra, sur les rives du Génil, un petit détachement de soldats qui convoyaient des prisonniers. Il était trop tard maintenant pour écarter les soldats ; aussi, ceux-ci prirent-ils le parti de se jeter la face contre terre, ordonnant à leurs captifs de les imiter. Parmi les prisonniers se trouvaient justement les trois chevaliers que les princesses avaient remarqués du haut de leur pavillon. N'avaient-ils pas compris ? Etaient-ils trop fiers pour obéir à cet ordre ? Toujours est-il qu'ils restèrent debout et fixèrent le cortège qui approchait.

Le courroux du monarque s'enflamma de ce défi. Dégainant son cimeterre et le poussant en avant, il allait porter, toujours de son bras gauche, un coup qui eût été fatal à un au moins des trois spectateurs, quand les princesses firent cercle autour de lui et lui demandèrent grâce pour les prisonniers. Même la douce Zorahayda, oubliant sa timidité naturelle, trouva de l'éloquence pour les défendre. Mohamed s'arrêta, le cimeterre brandi, lorsque le capitaine du détachement lui-même, se jeta à ses pieds. « Que votre Majesté, lui dit-il, évite un geste qui peut faire scandale dans tout votre royaume. Ce sont trois braves et nobles chevaliers, qui ont été pris dans une bataille où ils luttaient comme des lions ; ils sont de grande naissance et peuvent nous valoir de belles rançons... » « Suffit ! dit le roi, j'épargnerai leur vie, mais je châtierai leur témérité... Qu'on les mette aux travaux forcés dans les Tours Vermeilles ! »

Mohamed venait de commettre une des plus belles gaffes de sa carrière de gaucher. Dans le tumulte et l'agitation de cette scène

émouvante, les voiles des trois princesses s'étaient écartés, révélant tout l'éclat qu'ils avaient caché ; et, en prolongeant la discussion, le roi avait donné à la beauté de ses filles le temps de produire tout son effet. En ce temps-là, les gens tombaient amoureux d'une façon beaucoup plus rapide que de nos jours, ainsi qu'il appert des anciennes légendes. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que le cœur des trois chevaliers fût si complètement conquis ; d'autant plus qu'à leur admiration s'ajoutait la gratitude ; il est tout de même un peu singulier, mais également hors de doute, que chacun d'eux s'éprit d'un objet différent. Quant aux princesses, elles admirèrent plus que jamais la noble apparence de leurs captifs et elles se mirent à aimer secrètement tout ce qu'elles avaient appris de leur vaillance et de leur origine.

Le cortège se remit en marche ; les trois princesses allaient pensives sur leurs palefrois tintinnabulants, jetant de temps en temps un regard furtif dans la direction des captifs chrétiens qu'on amenait aux Tours Vermeilles.

La résidence affectée aux princesses était l'une des plus charmantes qui se pussent imaginer. C'était une tour assez retirée du palais de l'Alhambra, auquel elle était reliée par la muraille extérieure qui ceinturait tout le sommet de la colline. D'un côté, elle donnait sur l'intérieur de la forteresse et elle avait, à ses pieds, un petit jardin peuplé des fleurs les plus rares. De l'autre côté, elle dominait le profond ravin verdoyant qui séparait les terres de l'Alhambra de celles du Généralife. L'intérieur de la tour était divisé en petites pièces exquises, merveilleusement ornées dans le style arabe et groupées autour d'une haute salle, dont la voûte s'élevait presque au sommet de la tour. Les murs et le plafond de la salle étaient décorés d'arabesques et de motifs ajourés tout étincelants d'or et de couleurs. Au centre du pavement de marbre s'élevait une fontaine d'albâtre, entourée de fleurs et d'herbes aromatiques, dont le jet rafraîchissait tout l'édifice et produisait

un murmure berceur. Autour de la salle étaient suspendues des cages d'or et d'argent, dans lesquelles chantaient des oiseaux du plus beau plumage.

On avait toujours vanté la gaîté des princesses lorsqu'elles étaient au château de Salobreña et le roi s'était attendu à les voir ravies de l'Alhambra. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il les vit languir mélancoliquement ! Rien ne leur plaisait. Les fleurs, pour elles, n'avaient pas de parfum ; le chant du rossignol troublait leur sommeil, et la fontaine les agaçait avec son sempiternel ruissellement qui s'égrenait matin et soir, soir et matin.

Le roi, qui était de caractère coléreux et tyrannique, prit très mal la chose au début ; puis, réflexion faite, il se dit que ses filles étaient arrivées à un âge où l'imagination augmente, où les désirs s'accroissent. «Ce ne sont plus des enfants, se disait-il, ce sont des femmes, il leur faut des choses de leur âge.» Il fit donc venir toutes les couturières, tous les bijoutiers et artisans du Zacatín de Grenade et les princesses furent submergées de robes de soie, de brocart, de châles de cachemire, de colliers de perles et de diamants, de bagues, de bracelets, d'anneaux pour chevilles et de toutes sortes d'objets précieux.

Ce fut peine perdue ; les princesses continuèrent à languir au milieu de leur luxe comme trois boutons de rose saisis par le froid, qui penchent sur leur tige. Le roi ne savait plus qu'imaginer. Il avait, en général, assez d'estime pour son jugement et ne s'inquiétait pas de celui des autres. Mais les caprices de trois filles en âge d'être mariées... il y a là de quoi, se disait-il, déconcerter les plus subtils. Ainsi donc, pour la première fois de sa vie, il eut recours au conseil d'autrui.

La personne à laquelle il s'adressa fut la duègne expérimentée.

—Kadiga, lui dit le roi, je sais que tu es une des femmes les plus avisées du monde, ainsi que l'une des plus sûres ; c'est

pourquoi je t'ai toujours confié le soin de mes filles. On n'est jamais assez précautionneux dans ce choix. Je voudrais maintenant que tu découvres la maladie secrète qui ronge les princesses et que tu trouves le moyen de les rendre à la joie et à la santé.

Kadiga promet de le faire. En fait, elle en savait plus long que les jeunes princesses sur leur propre langueur. S'enfermant avec elles, Kadiga s'ingénia à provoquer leurs confidences.

—Mes chères petites, pourquoi êtes-vous si tristes, si abattues dans un lieu aussi merveilleux, où vous pouvez avoir tout ce que votre cœur désire ?

Les princesses promènèrent un œil distrait sur leur appartement et soupirèrent.

—Que voulez-vous de plus ? Désirez-vous que je vous apporte le perroquet extraordinaire qui parle toutes les langues et fait les délices de Grenade ?

—Quelle horreur ! s'exclama la princesse Zayda. Cette bestiole affreuse et crieuse, qui baragouine des paroles incohérentes ! Il faut être soi-même sans cervelle pour tolérer ce casse-tête.

—Voulez-vous alors que je vous fasse venir le singe du rocher de Gibraltar, dont les pitreries vous divertiront ?

—Fi ! Un singe ! la détestable parodie de l'homme ! Je hais cet ignoble animal.

—Que diriez-vous alors du fameux chanteur noir Casem, qui charme le harem royal du Maroc et dont la voix, dit-on, est aussi délicate que celle d'une femme ?

—Les esclaves noirs m'épouvantent, dit la sensible Zorahayda. Et d'ailleurs, j'ai perdu tout mon goût pour la musique.

—Ah, ma fille, répliqua la vieille femme, vous ne diriez pas cela si vous aviez entendu hier soir celle que faisaient les trois chevaliers que nous avons croisés en route... mais, bonté divine, qu'est-ce donc qui vous fait rougir et vous agite de la sorte ?

—Rien, rien, bonne Kadiga... S'il vous plaît, contez nous la suite.

—Eh bien, je passais hier soir devant les Tours Vermeilles lorsque j'ai aperçu nos trois chevaliers qui se reposaient de leur journée de labeur. L'un d'eux jouait de la guitare, avec une grâce... et les autres chantaient à tour de rôle. C'était si beau que les sentinelles elles-mêmes restaient figées sur place, comme enchantées. Qu'Allah me pardonne ! En écoutant ces chants de ma terre natale, je n'ai pu m'empêcher d'être émue... et aussi en voyant ces jeunes gens si nobles et si beaux dans les chaînes de la captivité.

Ici, la bonne vieille versa un pleur.

—Mère, vous pourriez, peut-être, nous donner l'occasion de jeter un coup d'oeil sur ces chevaliers, dit Zayda.

—Je crois, ajouta Zorayda, qu'un peu de musique nous ranimerait.

La timide Zorahayda ne dit rien, mais lança ses bras au cou de Kadiga.

—Pauvre de moi ! s'exclama la prudente vieille. Que dites-vous, mes enfants ? Si votre père l'apprenait, il nous tuerait toutes. Evidemment, ces jeunes chevaliers sont nobles et bien élevés. Mais attention... ce sont des ennemis de notre foi et vous ne devez jamais y penser qu'avec répugnance.

Il y a chez les jeunes filles, surtout à l'âge du mariage, une admirable intrépidité qui ne recule devant aucun danger, devant aucune défense. Les trois princesses assiégèrent la vieille duègne de leurs cajoleries et de leurs prières. Elles lui déclarèrent enfin qu'un refus leur briserait le cœur.

Que pouvait faire la duègne ? Elle était certainement la femme la plus avisée de la terre et l'une des plus fidèles servantes du roi ; mais allait-elle briser le cœur de ses trois belles princesses pour quelques petites notes de guitare ? D'autre part, bien qu'elle eût

vécu si longtemps chez les Maures et changé de religion comme sa maîtresse, elle n'en était pas moins espagnole de naissance et son cœur conservait la nostalgie du christianisme. Elle se mit donc à imaginer le moyen d'exaucer le vœu des princesses.

Les captifs chrétiens, détenus dans les Tours Vermeilles, étaient sous l'autorité d'un renégat aux énormes favoris et aux larges épaules, surnommé Hussein Baba, et qui passait pour être sensible aux charmes de l'argent. Kadiga alla donc le trouver en privé, et, lui glissant en main une belle pièce, lui dit : «Hussein Baba, mes maîtresses, les trois princesses, qui sont enfermées dans leur tour et languissent faute de distraction, ont entendu parler du talent des trois chevaliers et désirent s'en rendre compte par elles-mêmes. Je suis sûre que tu es trop bon pour leur refuser ce plaisir innocent.»

—Comment ! Pour qu'on accroche ma tête à la grille de ma propre tour ! Car c'est la récompense qui m'attend, si le roi a vent de l'affaire.

—Aucun danger de ce côté-là. On peut arranger la chose de manière à satisfaire le caprice des princesses sans que leur père en soit averti. Tu connais le profond ravin qui se trouve en dehors de la muraille, juste au-dessous de la tour. Places-y tes trois chrétiens et, pendant les pauses, permets-leur de jouer de la guitare et de chanter comme pour leur propre plaisir. De cette façon, les princesses pourront les entendre des fenêtres de la tour, et tu peux être sûr que ton obligeance sera bien récompensée.

En terminant son discours, la bonne vieille pressa doucement la poigne du renégat, dans laquelle elle laissa une autre pièce d'or.

L'argument était irrésistible. Le lendemain même, les trois gentilshommes reçurent l'ordre de travailler dans le ravin. Durant les heures les plus chaudes, tandis que leurs compagnons de peine dormaient à l'ombre et que le gardien sommeillait à son

poste, les trois jeunes gens s'assirent dans l'herbe, au pied de la tour et chantèrent leurs mélodies espagnoles, accompagnées de la guitare.

Profond était le ravin, et haute la tour. Mais leurs voix s'élevaient distinctes dans la paix de midi. Les princesses écoutaient à leur balcon ; elles avaient appris l'espagnol de leur duègne et la tendresse du chant ne laissait pas de les émouvoir. La vieille Kadiga, tout au contraire, en était outrée. « Qu'Allah nous garde ! s'écria-t-elle. Ne voilà-t-il pas qu'ils vous lancent des madrigaux ! A-t-on jamais entendu parler d'une telle audace ? Je m'en vais, de ce pas, trouver le chef des esclaves pour qu'il leur donne une bonne bastonnade ! »

« Comment ! une bastonnade à ces galants chevaliers, qui chantent si joliment ! » Les trois belles princesses ne pouvaient admettre une image si affreuse et la bonne Kadiga, une fois de plus, se laissa fléchir. D'ailleurs, la musique semblait produire sur ses jeunes maîtresses un effet bienfaisant. Une rougeur de pétales de rose était revenue à leurs joues et leurs yeux se remettaient à briller. La duègne cessa de s'opposer aux chants amoureux des chevaliers.

Lorsque le concert fut terminé, les princesses demeurèrent un moment silencieuses. Puis Zorayda prit un luth et d'une voix douce, que l'émotion faisait trembler, elle se mit à chanter un air arabe dont le refrain était comme suit :

*La rose qui se cache au milieu de ses feuilles
S'émerveille et s'émeut au chant du rossignol.*

Dès lors, les trois chevaliers vinrent travailler presque tous les jours dans le ravin. L'astucieux Hussein Baba devenait de plus en plus indulgent et s'endormait chaque jour à son poste avec plus d'empressement. Une mystérieuse correspondance se tissa entre

le bas et le haut de la tour, au moyen de chansons populaires qui révélaient d'une certaine façon les sentiments des jeunes gens. Peu à peu les princesses se montrèrent à leur balcon, lorsqu'elles ne risquaient pas d'être aperçues par les gardiens. Elles conversaient également avec leurs galants au moyen de fleurs dont le langage leur était connu : les difficultés ajoutaient au charme de leurs communications et allumaient leur passion qui était née de façon si bizarre ; car l'amour aime la difficulté ; il croît le mieux sur le sol le plus maigre.

Le changement qui s'était produit dans la mine, ainsi que dans le moral des princesses à la suite de cette idylle, surprit et ravit le roi gaucher ; mais personne ne s'en réjouissait plus que la prudente Kadiga qui l'imputait à son heureuse intervention.

Bientôt, pourtant, leur correspondance télégraphique s'interrompit : pendant plusieurs jours les chevaliers cessèrent de se montrer dans le vallon. Les trois belles princesses les guettaient en vain, au haut de leur tour. C'est en vain qu'elles penchaient leur cou de cygne au balcon ; c'est en vain qu'elles gazouillaient comme des rossignols dans leurs cages : leurs amoureux chrétiens avaient disparu et plus une note ne leur répondait dans l'allée... La prudente Kadiga s'en fut aux nouvelles et revint bientôt bouleversée. « Ah, mes enfants, s'écria-t-elle. Je prévoyais bien ce qui arriverait ; mais vous n'en faisiez qu'à votre tête. Vous pouvez maintenant pendre vos luths aux saules pleureurs. Les chevaliers espagnols ont été rachetés par leurs familles. Ils sont en ce moment dans la ville de Grenade et se préparent à retourner chez eux. »

Les trois belles princesses étaient au désespoir. L'élégante Zayda s'indignait de l'affront qu'on leur faisait en les abandonnant sans un mot d'adieu. Zorayda se tordit les mains, pleura, se regarda au miroir et pleura de nouveau. La douce Zorahayda, penchée au balcon, pleurait en silence et ses larmes tombaient

goutte à goutte sur les fleurs parmi lesquelles les ingrats étaient si souvent venus s'asseoir.

La prudente Kadiga fit tout ce qui était en son pouvoir pour adoucir leur peine. « Consolez-vous, mes enfants, leur disait-elle. Bientôt vous n'y penserez plus. La vie est ainsi faite. Ah, quand vous aurez mon âge, vous saurez ce que valent les hommes. Croyez-moi, ces chevaliers ont donné leur amour à de belles filles de Cordoue et de Séville. Bientôt, ils leur feront des sérénades sous leurs balcons et ils ne penseront plus aux beautés mauresques de l'Alhambra. Consolez-vous donc, mes enfants, et arrachez-les de votre cœur. »

Mais les bonnes paroles de la prudente Kadiga ne firent que redoubler le chagrin des trois princesses, et, pendant deux jours, elles restèrent inconsolables. Au matin du troisième, la vieille duègne entra dans leur appartement, toute secouée d'indignation.

— Qui aurait pu se douter d'une pareille insolence ! explosa-t-elle, dès qu'elle put trouver des mots pour s'exprimer. Mais cela m'apprendra à vouloir tromper votre noble père. Ne me parlez plus de vos chevaliers espagnols.

— Pourquoi ? Que s'est-il passé, bonne Kadiga ? s'exclamèrent les princesses, pantelantes de curiosité.

— Ce qui s'est passé ! ... Une trahison, ou, ce qui est presque aussi grave, une offre de trahison... qu'on m'a faite, à moi la plus soumise des servantes du roi, la plus fidèle des duègnes ! Oui, mes enfants, les chevaliers espagnols ont osé me proposer de l'argent pour que je vous persuade de fuir avec eux à Cordoue où vous deviendriez leurs femmes !

Là, l'excellente duègne se couvrit le visage de ses mains, trop indignée et peinée pour continuer. Les trois belles princesses pâlirent, rougirent, frissonnèrent, baissèrent les yeux, se regardèrent, sans prononcer un mot ; tandis que la vieille Kadiga, toute

à sa colère, s'exclamait : « Et dire qu'on a osé ainsi m'insulter ! ... moi, la plus fidèle des servantes ! »

Finalement, l'aînée des princesses, celle qui avait l'esprit le plus vif et le plus décidé, s'approcha d'elle, lui posa la main sur l'épaule et lui dit : « Mais, bonne Kadiga, à supposer que nous consentions à fuir avec ces chevaliers chrétiens... serait-ce possible ? »

La bonne vieille, s'arrêtant un moment de gémir, leva la tête : « Possible ! dit-elle, bien sûr que c'est possible ! Est-ce que vos chevaliers n'ont pas déjà acheté Hussein Baba, le renégat, et manigancé toute l'affaire ? Mais... tromper votre père ! Votre père, qui avait mis en moi toute sa confiance ! » Et la fidèle duègne se remit à gémir, à se balancer d'avant en arrière et à se tordre les mains.

— Mais notre père n'a jamais mis en nous sa confiance, dit l'aînée des princesses. Il a préféré se fier aux verrous et aux barreaux et nous traiter comme des ennemies.

— Ma foi, cela est assez vrai, lui répondit la vieille femme. Il vous a traitées d'une façon bien déraisonnable en vous enfermant dans une vieille tour mélancolique, où vous perdez toute votre fraîcheur, comme des roses dans un vase. Mais, tout de même, vouloir fuir votre patrie !

— Oui, mais celle que nous gagnerions n'est-elle pas la patrie de notre mère, où nous pourrions vivre en liberté ? Et n'aurons-nous pas chacune un jeune mari au lieu d'un vieux père tyrannique ?

— Ma foi, cela aussi est assez vrai ; et votre père, je dois l'avouer, mérite le nom que vous lui donnez ; mais alors, fit-elle, en se lamentant de plus belle, vous me laisseriez ici pour supporter tout le poids de sa vengeance ?

— Jamais de la vie ! ma bonne Kadiga ; ne peux-tu pas t'enfuir avec nous ?

—C'est bien vrai ; et, pour tout vous dire, lorsque j'en ai parlé avec Hussein Baba, il m'a promis de prendre soin de moi, si je voulais vous accompagner dans votre fuite. Mais alors, songez-y, mes enfants, accepteriez-vous de renoncer à la religion de votre père ?

—La religion chrétienne a été d'abord celle de notre mère, et je suis prête à l'embrasser. Mes sœurs aussi, j'en suis sûre.

—Vous avez raison, s'exclama la vieille femme dont le visage s'éclairait. C'était la religion de votre mère, et elle s'est plainte, bien amèrement, sur son lit de mort, d'avoir dû y renoncer. Je lui promis de veiller sur vos âmes et je me réjouis de les voir maintenant sur le chemin du salut. Oui, mes enfants, moi aussi, je suis née chrétienne et je le suis restée au fond de mon cœur, et je suis désireuse de le redevenir. Je me suis entretenue de ce sujet avec Hussein Baba, qui est lui aussi espagnol de naissance, originaire d'un village de ma province. Il souhaite ardemment revoir sa patrie et se réconcilier avec l'Eglise. Les chevaliers nous ont promis, si nous étions disposés à nous marier, de nous aider généreusement.

En un mot, il se découvrit que la vieille duègne, plus avisée que jamais, après consultation des chevaliers et du renégat, avait mis sur pied tout le plan d'évasion. L'aînée des princesses y donna aussitôt son adhésion ; et son exemple, comme d'habitude, déterminait la conduite de ses sœurs. Il est vrai que la plus jeune hésita, car elle était douce et timide, et un conflit se livrait en son cœur entre ses sentiments filiaux et sa jeune passion ; celle-ci l'emporta, comme il fallait s'y attendre, et c'est avec des larmes silencieuses et des soupirs étouffés qu'elle se prépara à s'enfuir.

La colline escarpée sur laquelle l'Alhambra est bâti était autrefois perforée de passages souterrains, creusés dans le roc et qui menaient de la forteresse aux diverses parties de la ville et à de lointaines portes de sortie qui s'ouvraient sur les rives

du Darro et du Génil. Ils avaient été pratiqués à des époques différentes par les rois maures pour servir d'issues secrètes lors d'insurrections soudaines, ou pour des motifs privés. Beaucoup de ces passages sont complètement ignorés à l'heure actuelle ; quant aux autres, bouchés par les pierres ou murés, ils rappellent les précautions jalouses et les stratagèmes guerriers de la domination maure. C'est par l'un de ces passages que Hussein Baba avait décidé de conduire les princesses à une porte de sortie qui s'ouvrait au-delà des murs de la ville ; les chevaliers les y attendaient, avec de rapides coursiers qui devaient amener tout le groupe jusqu'à la frontière.

La fameuse nuit arriva : la tour des princesses avait été verrouillée comme d'habitude et l'Alhambra était plongé dans le sommeil le plus profond. Vers minuit, la prudente Kadiga, postée au balcon qui donnait sur le jardin, entendit Hussein Baba, le renégat, qui lui faisait le signal convenu. La duègne attacha l'extrémité d'une échelle de corde au balcon, la fit choir jusqu'au jardin et descendit la première par ce moyen. Les deux princesses aînées la suivirent, le cœur battant ; mais lorsque vint le tour de Zorahayda, celle-ci se mit à hésiter et à trembler. Plus d'une fois elle hasarda son petit pied sur la corde, mais elle le retirait aussitôt, et plus elle hésitait, plus son cœur s'affolait. Elle jetait un regard éploré sur sa chambre tendue de soie. Bien sûr, elle y avait vécu comme un oiseau en cage ; mais elle y était en sécurité. Qui pouvait lui dire les dangers qui la guetteraient lorsqu'elle se serait lancée dans le vaste monde ! Puis elle songeait à son amoureux chrétien et reposait aussitôt son petit pied sur la corde ; mais lorsqu'elle pensait à son père, elle reculait de nouveau. Il serait vain de vouloir peindre avec des mots le conflit qui se livrait dans un cœur si jeune, si tendre, si aimant, si timide et si ignorant du monde.

C'est en vain que ses sœurs l'imploraient, que la duègne la grondait, et que le renégat blasphémait sous son balcon ; la dou-

ce princesse mauresque hésitait sans fin au bord de la décision, tentée par le plaisir, mais terrifiée par ses périls.

Chaque moment qui passait augmentait les risques. Un pas retentit dans le lointain. «Les patrouilles font la ronde, dit le renégat, si nous tardons encore, c'est notre mort. Princesse, descendez immédiatement ; sinon, nous vous abandonnons.»

Zorahayda fut prise d'une émotion considérable ; puis, détachant l'échelle et la lançant à terre, dans une résolution désespérée, elle s'écria :

—Voilà qui est décidé. La fuite m'est impossible désormais ! Qu'Allah vous guide et vous bénisse, mes sœurs chéries !

Les deux princesses aînées ne pouvaient se résoudre à l'abandonner, et l'auraient encore attendue, mais la patrouille se rapprochait ; le renégat était furieux et il les engouffra dans le passage souterrain. Ils tâtonnèrent dans un effrayant labyrinthe, taillé dans le cœur de la montagne, et arrivèrent enfin à une porte de fer qui s'ouvrait hors des murs. Les chevaliers espagnols les y attendaient, déguisés en soldats de la garde, comme ceux que commandait le renégat.

L'amoureux de Zorahayda se livra à un désespoir frénétique, lorsqu'il apprit que celle-ci avait refusé de quitter sa tour ; mais ce n'était pas le moment de se lamenter. Les deux princesses furent placées derrière leurs amoureux et la prudente Kadiga derrière le renégat. La compagnie se dirigea à toute allure vers le col de Lope, qui conduit, par la montagne, à Cordoue.

Ils s'étaient à peine mis en route qu'ils entendirent le bruit des tambours et des trompettes qui retentissait des remparts de l'Alhambra.

—On a découvert notre fuite, dit le renégat.

—Nous avons de rapides coursiers, la nuit est noire et nous pouvons devancer toutes les poursuites, répondirent les chevaliers.

Piquant des deux, ils volèrent à travers la *vega*. Ils avaient atteint le pied de la montagne d'Elvira, qui s'avance comme un promontoire dans la plaine, lorsque le renégat s'arrêta pour écouter.

—Ils ne sont pas encore sur nos traces, déclara-t-il. Nous pouvons nous sauver par la montagne.

Tandis qu'il parlait, une flamme s'éleva sur la tour de guet de l'Alhambra.

—Malheur ! s'écria le renégat. Ce feu va donner l'alerte à toutes les sentinelles des cols. Allons ! Vite ! Eperonnez de toutes vos forces... il n'y a pas une minute à perdre.

Ils repartirent, ventre à terre... le galop des chevaux se répercutait de rocher en rocher, tandis qu'ils dévoraient la route qui borde la montagne rocheuse d'Elvira. Tout en chevauchant, ils virent que le feu pâle de l'Alhambra s'était multiplié de toutes parts. Des lumières brillaient maintenant sur toutes les *atalayas* ou tours de guet des montagnes.

—En avant ! En avant ! criait le renégat, entre deux jurons... Au pont ! Au pont, avant que l'alarme n'y soit donnée.

Doublant le promontoire rocheux, ils arrivèrent en vue du fameux *Puente de Pinos*—le Pont aux Pins—qui traverse un impétueux cours d'eau, souvent teint du sang des chrétiens et des musulmans. A leur grande consternation, ils virent que la tour du pont était illuminée et remplie d'hommes d'armes. Le renégat arrêta sa monture, s'éleva sur ses étriers et regarda tout autour de lui ; puis faisant signe aux gentilshommes, il s'écarta de la route, longea un moment la rivière et entra dans ses flots. Les chevaliers recommandèrent aux princesses de les tenir bien fort ; ce qu'elles firent. Ils furent entraînés assez loin par le courant, les flots mugissaient autour d'eux, mais les belles princesses, agrippées à leurs gentilshommes, ne proférèrent pas une plainte. Les chevaliers parvinrent sains et saufs à l'autre rive ; puis le re-

négal les conduisit, par des sentiers presque impraticables et des *barrancos* sauvages, au cœur même de la montagne, de façon à éviter toutes les voies régulières. En bref, ils finirent par rejoindre l'ancienne ville de Cordoue, où le retour des chevaliers à leur patrie et à leurs amis donna lieu à de grandes réjouissances, car ils appartenaient aux plus nobles familles. Quant aux belles princesses, elles furent aussitôt reçues dans le sein de l'Eglise et après avoir été dûment baptisées devinrent les heureuses épouses de ceux qu'elles aimaient.

Dans notre hâte de tirer nos princesses de la rivière et de leur faire gravir les montagnes, nous avons omis de mentionner le sort de la prudente Kadiga. Elle s'était accrochée comme une chatte à Hussein Baba, tandis qu'ils parcouraient la *vega*, poussant à chaque saut des cris qui provoquaient les pires jurons du renégat ; mais lorsqu'il amena son coursier dans la rivière, la terreur de la duègne ne connut pas de bornes. «Ne me serrez pas si fort ! criait Hussein Baba ; tenez-vous à ma ceinture et ne craignez rien.» Elle obéit au renégat, mais lorsque celui-ci s'arrêta un instant avec les chevaliers pour souffler sur le sommet de la montagne, il n'y avait plus de duègne.

—Qu'est-il arrivé à Kadiga ? demandèrent les princesses alarmées.

—Allah seul le sait ! répondit le renégat ; ma ceinture s'est ouverte au milieu de la rivière et Kadiga a été entraînée dans les flots avec elle. La volonté d'Allah soit faite ! Mais c'est dommage... une ceinture brodée de si grande valeur !

Ce n'était pas le moment de se livrer à de vains regrets ; mais les princesses pleurèrent amèrement la perte de celle qui les avait toujours si bien conseillées. Cependant l'excellente Kadiga n'avait pas tout à fait terminé son rôle : un pêcheur qui retirait ses filets, un peu en aval, eut la surprise de la ramener à terre. Ce qu'il advint ensuite de la prudente Kadiga, la fable ne le dit pas.

On imagine sans peine qu'elle continua à donner des preuves de sa prudence en s'abstenant de se placer sous la griffe de Mohamed le Gaucher.

On n'en sait pas davantage sur la conduite qu'adopta cet astucieux monarque lorsqu'il découvrit la fugue de ses filles et la trahison de la plus fidèle de ses servantes. C'était la seule fois qu'il avait eu recours aux conseils d'autrui. On pense qu'il évita désormais de se rendre coupable d'une telle faiblesse. Il entoura de la plus grande vigilance la seule fille qui lui restait, mais celle-ci n'avait pas de goût pour la fugue. On pense, toutefois, qu'elle se repentait de n'être pas partie avec ses sœurs ; on la voyait souvent se pencher aux créneaux de la tour et fixer tristement les montagnes du côté de Cordoue, et parfois son luth accompagnait des plaintes dans lesquelles elle se lamentait de la perte de ses sœurs et de son amoureux ainsi que de sa vie solitaire. Elle mourut jeune, et, selon la rumeur populaire, elle fut enterrée dans une voûte au pied de la tour. Son infortuné destin a fait naître plus d'une fable.

LEGENDE DU PRINCE AHMED AL KAMEL OU LE PELERIN D'AMOUR

IL régnait autrefois à Grenade un roi maure, qui n'avait qu'un fils, Ahmed, surnommé par ses courtisans *al Kamel*, ou le Parfait, d'après, les signes indubitables d'excellence qu'ils perçurent en lui dès sa plus tendre enfance. Les astrologues confirmèrent leur pronostic, en lui prédisant toutes les qualités nécessaires pour faire un prince parfait et un souverain prospère. Il n'y avait qu'un nuage au tableau, et encore n'était-ce qu'un nuage rose : le jeune homme serait d'un tempérament amoureux et risquerait de grands dangers pour sa tendre passion. Toutefois, si l'on pouvait le tenir à l'écart des séductions de l'amour jusqu'à l'âge mûr, ces dangers seraient conjurés et sa vie ne consisterait qu'en une suite ininterrompue de bonheurs.

Pour prévenir tout danger de ce genre, le roi décida sagement d'élever le prince dans un lieu solitaire où il ne verrait jamais de visage de femme et n'entendrait même jamais le nom d'amour. A cette fin, il bâtit un magnifique palais au sommet de la colline qui domine l'Alhambra, au milieu de jardins délicieux, mais entouré de hautes murailles—celui-là même qu'on connaît, de nos jours, sous le nom de Généralife. Enfermé dans ce palais, le jeune prince fut confié à la garde d'un maître, Eben Bonabben, un des sages arabes les plus sévères, qui avait passé la plus grande partie de sa vie en Egypte à étudier les hiéroglyphes et à faire des recherches parmi les tombes et les pyramides et qui trouvait plus de charme à une momie égyptienne qu'à la plus tentatrice

des beautés vivantes. Le sage avait pour mission d'instruire le prince en toutes sortes de connaissances, sauf une—il fallait que celui-ci restât totalement ignorant des choses de l'amour. «Use pour cela de toutes les précautions qui te paraîtront nécessaires, lui dit le roi, mais souviens-t'en, ô Eben Bonabben, si mon fils apprend quoi que ce soit de ce savoir défendu, tant qu'il est sous ton autorité, ta tête m'en répondra.» Un sourire débile se dessina sur la face parcheminée du sage Bonabben à cette menace. «Que le cœur de votre Majesté, lui dit-il, soit aussi rassuré à propos de votre fils que je le suis moi-même à propos de ma tête. Y a-t-il quelque vraisemblance que je lui donne des leçons sur cette vaine passion ?»

Le prince grandit donc sous la vigilance attentive du philosophe, dans la retraite du palais et de ses jardins. Il avait, pour le servir, des esclaves noirs, affreux et muets pas dessus le marché, qui n'avaient aucune connaissance de l'amour ou tout au moins qui étaient incapables de la communiquer avec des mots. Eben Bonabben était particulièrement chargé de son instruction. Il avait cherché à l'initier au savoir mystérieux de l'Égypte ; mais, dans ce domaine, le prince ne fit que peu de progrès, et il fut bientôt évident qu'il n'avait pas la tête philosophique.

Il était cependant merveilleusement docile pour un jeune prince, toujours prêt à suivre tous les conseils qu'on lui donnait et toujours déterminé par le dernier reçu. Il réprima de son mieux ses bâillements et écouta avec patience les longs et doctes discours d'Eben Bonabben qui lui donnèrent un vernis de la plupart des connaissances. C'est ainsi qu'il atteignit sa vingtième année, étonnamment sage et totalement ignorant en amour.

A cette époque, un changement s'opéra dans la conduite du prince. Il abandonna complètement ses études, se mit à errer dans les jardins et à rêver auprès des fontaines. Il avait appris, entre autres choses, un peu de musique ; il y consacrait mainte-

nant le plus clair de ses jours en même temps qu'il se mettait à montrer du goût pour la poésie. Le sage Eben Bonabben en fut alarmé ; il essaya d'enrayer ce danger par de sévères leçons d'algèbre, mais le prince s'en détourna avec dégoût.

—Je ne peux pas souffrir l'algèbre, dit-il. J'en ai horreur. Il me faut quelque chose qui parle davantage au cœur.

A ces mots, le sage Eben Bonabben secoua sa tête chenue.

—Voici la fin de la philosophie, se dit-il. Le prince a découvert qu'il a un cœur !

Il redoubla d'attention et vit que la tendresse latente chez son élève s'éveillait et ne cherchait qu'un objet à quoi s'attacher. Le jeune homme s'attardait dans les jardins du Généralife, dans une étrange exaltation dont il ne savait pas la cause. Parfois il restait plongé dans une délicieuse rêverie ; alors il saisissait son luth et en tirait les accents les plus touchants ; puis, l'écartant de lui, il éclatait en plaintes et en soupirs.

Peu à peu cette prédisposition amoureuse s'étendit aux objets inanimés ; le prince avait ses fleurs préférées qu'il surveillait avec la plus tendre assiduité ; puis il s'attacha à divers arbres ; il y en avait un, en particulier, dont la forme gracieuse et le feuillage tombant avaient accaparé toute sa tendresse : il avait gravé son nom sur son écorce, il accrochait des guirlandes à ses branches et lui chantait des éloges qu'il accompagnait de son luth.

Le sage Eben Bonabben s'inquiéta de cette exaltation. Il voyait son élève au bord du savoir défendu—le moindre indice pouvait lui révéler le secret fatal. Tremblant pour la sécurité du prince et pour sa tête, il se hâta d'arracher le jeune homme aux séductions du jardin et de l'enfermer à la plus haute tour du Généralife. L'appartement était splendide et dominait un panorama infini ; on y était bien au-dessus de l'atmosphère amollissante des bosquets, si dangereuse pour le jeune Ahmed trop inflammable.

Mais que fallait-il faire pour le réconcilier avec une telle contrainte et tromper les interminables heures de solitude ? Le sage avait déjà épuisé les ressources les plus agréables de ses connaissances ; et il n'était plus question d'algèbre. Heureusement, Eben Bonabben, lorsqu'il était en Egypte, avait appris le langage des oiseaux d'un rabbin qui le tenait directement de Salomon le Sage, lequel à son tour en avait été instruit par la Reine de Saba. A la seule mention de cette étude, les yeux du prince étincelèrent d'animation ; il s'y appliqua avec tant d'ardeur que bientôt il fut, sur ce point, aussi fort que son maître.

La tour du Généralife n'était plus pour lui un lieu solitaire, car il avait, à portée de la main, des compagnons avec lesquels il pouvait s'entretenir. La première connaissance qu'il fit fut celle d'un faucon qui avait bâti son nid dans une crevasse de la haute muraille, d'où il s'élançait en quête d'une proie. Mais le prince n'eut guère d'estime pour lui. Ce n'était qu'un pirate de l'air, fanfaron et vantard, qui ne parlait que de rapines, de carnages et d'exploits sanglants.

Après quoi, il connut un hibou aux airs de philosophe avec sa tête énorme et ses yeux ronds, qui restait tout le jour à clignoter dans son trou, et n'en sortait que la nuit. Il avait de grandes prétentions de savoir, évoquait à tout propos l'astrologie et la lune et se piquait d'occultisme ; mais c'est la métaphysique qui l'occupait surtout et le prince finit par trouver ses dissertations encore plus ennuyeuses que celles du sage Eben Bonabben.

Puis il y eut une chauve-souris qui restait tout le jour pendue par les pattes dans un recoin de la voûte et s'esquiva furtivement à la tombée de la nuit. Elle n'avait, pour sa part, que des idées crépusculaires sur toutes choses, se moquait de ce qu'elle ne connaissait qu'imparfaitement et semblait ne se plaire à rien.

Vint ensuite une hirondelle, pour qui le prince se prit d'abord d'amitié. Langue agile, mais vive, remuante, toujours prête

à s'envoler ; restant rarement sur place assez longtemps pour permettre une conversation suivie. Le prince s'aperçut bientôt qu'elle ne faisait qu'effleurer la surface des choses, et qu'elle ne savait rien à fond, quoiqu'elle prétendît tout connaître.

Ce furent les seuls compagnons ailés avec lesquels le prince eut l'occasion d'exercer son savoir fraîchement acquis ; la tour était trop haute pour que d'autres oiseaux pussent la fréquenter. Il se lassa bientôt de ses nouvelles connaissances dont la conversation intéressait si peu l'esprit et pas du tout le cœur ; et peu à peu il se renferma dans sa solitude. L'hiver passa... le printemps déploya ses fleurs, sa verdure, sa vivante beauté et l'heureux temps vint pour les oiseaux de s'apparier et de bâtir leurs nids. Brusquement, des bosquets et des jardins du Généralife une explosion universelle de chants et de mélodies éclata et parvint au prince dans la solitude de sa tour. Partout il entendait le même thème universel : «Amour... amour... amour», clamé et renvoyé sur tous les tons. Le prince écoutait silencieux et perplexe : «Que peut bien être cet amour, se disait-il, dont le monde semble tout plein et dont je ne sais rien ? » Il s'en enquit auprès de son ami le faucon. Le forban lui répondit d'un ton méprisant : «Adresse-toi plutôt aux paisibles oiseaux d'en bas, qui sont faits pour servir de proie aux princes des airs. La guerre est ma besogne ; la bataille, mes délices. En un mot, je suis un guerrier et ne sais rien de cette chose qu'on appelle l'amour.»

Le prince se détourna de lui avec dégoût et alla consulter le hibou dans sa retraite. «Voilà, se disait-il, un oiseau de goûts pacifiques ; il saura me répondre.» Il demanda donc au hibou de lui dire ce qu'était cet amour dont tous les oiseaux des bosquets chantaient la louange.

Le hibou prit un air de dignité offensée : «Je consacre mes nuits, lui répondit-il, à l'étude et à la recherche. Quant à mes jours, je les passe à ruminer dans ma cellule tout ce que je sais déjà. Les oiseaux chanteurs dont tu me parles, je ne les écoute

jamais... je les méprise, eux et leurs chansons frivoles. Allah soit loué ! Je ne sais pas chanter ; je suis un philosophe et ne sais rien de cette chose qu'on appelle l'amour.»

Le prince se dirigea vers la voûte où son amie la chauve-souris était pendue par les pattes et il lui posa la même question. La chauve-souris fronça le nez, fort contrariée : «Pourquoi viens-tu troubler mon repos du matin avec d'aussi vaines paroles ? fit-elle, de mauvaise humeur. Moi, je ne vole qu'au crépuscule, lorsque tous les oiseaux dorment, et je ne me soucie guère de leurs affaires. Je ne suis ni oiseau ni bête, grâce au ciel. J'ai découvert le peu qu'ils valent, les uns et les autres, et je les déteste tous tant qu'ils sont. En un mot, je suis un misanthrope—et je ne sais rien de cette chose qu'on appelle l'amour.»

En dernière ressource, le prince s'adressa à l'hirondelle. Il l'arrêta tandis qu'elle tournoyait au-dessus de la tour. L'hirondelle, comme à l'accoutumée, était si pressée qu'elle eut à peine le temps de lui répondre. «Crois-moi, lui dit-elle, j'ai tant de charges publiques et tant d'occupations personnelles que je n'ai pas une minute à consacrer à cette question. Tous les jours j'ai mille visites à rendre, mille affaires importantes à examiner qui ne me laissent pas un seul moment de loisir pour ces bagatelles. Pour tout dire, je suis citoyenne du monde—et je ne sais rien de cette chose qui s'appelle l'amour.»

La curiosité déçue du prince ne fit que redoubler. Il était dans cet état d'esprit lorsque son vieux précepteur entra dans la tour. Le prince s'avança vivement vers lui.

—O sage Eben Bonabben, s'écria-t-il, tu m'as révélé beaucoup de sciences ; mais il y a une chose dont je demeure parfaitement ignorant et que j'aimerais bien connaître.

—Mon prince n'a qu'à ouvrir la bouche et toutes les faibles connaissances que possède son serviteur seront mises à sa disposition.

—Dis-moi alors, ô le plus profond des sages, quelle est la nature de cette chose qu'on appelle l'amour.

A ces mots, le sage Eben Bonabben parut frappé de la foudre. Il trembla, pâlit et sentit que sa tête ne tenait plus très fort sur ses épaules.

—Qui a donc pu suggérer à mon prince une telle question ? Où donc a-t-il appris un mot aussi vain ?

Le prince le mena à la fenêtre de la tour.

—Ecoute, ô Eben Bonabben, dit-il.

Et le sage écouta. Dans un buisson au pied de la tour, le rossignol chantait à la rose qu'il aimait ; de tous les ramages en fleur des bosquets s'élevait un hymne mélodieux qui répétait invariablement les louanges de l'amour.

—*Allah Akbar !* Dieu est grand ! s'exclama le sage Bonabben. Qui prétendra cacher ce secret au cœur de l'homme, quand les oiseaux même conspirent à le trahir ?

Puis, se tournant vers Ahmed, il lui tint ce discours :

—O mon prince, ferme les oreilles à ces chants séducteurs. Ferme ton esprit à cette dangereuse science. Sache que cet amour cause la moitié des maux qui affligent la pauvre humanité. C'est lui qui engendre l'amertume et l'hostilité entre frères et amis ; c'est lui qui fomenté les trahisons, les crimes et les guerres. Les soucis et les peines, les jours d'angoisse et les nuits blanches forment son cortège. C'est lui qui flétrit et assombrit la joie de la jeunesse ; c'est lui qui attire les maux et les douleurs de la vieillesse prématurée. Qu'Allah te conserve, mon prince, dans l'ignorance complète de cette chose qu'on appelle l'amour !

Le sage Eben Bonabben se retira en hâte, laissant le prince plus perplexe que jamais. C'est en vain qu'il essaya de chasser cette pensée de son esprit ; elle dominait en lui toutes les autres... Il s'épuisait en vaines conjectures. «Sûrement, se disait-il, en écoutant les mélodieux refrains des oiseaux, il n'y a pas de chagrin dans ces

notes ; elles ne sont que joie et tendresse ! Si l'amour est vraiment la cause de tant de misères et de querelles, pourquoi ces oiselets ne dépérissent-ils pas dans la solitude ou ne se déchirent-ils pas les uns les autres au lieu de voltiger joyeusement parmi les branches et de se poursuivre amoureusement au milieu des fleurs ? »

Un matin, il était étendu sur sa couche, à méditer sur cette inexplicable énigme. La fenêtre de sa chambre, ouverte, laissait entrer la douce brise du matin qui lui parvenait, chargée du parfum des orangers de la vallée. La voix d'un rossignol lointain chantait le thème éternel. Comme le prince l'écoutait en soupirant, un violent bruit d'ailes se fit brusquement dans les airs et une jolie colombe, poursuivie par un faucon, se précipita dans la chambre et s'abattit haletante sur le sol, tandis que le chasseur déçu s'enfuyait vers les montagnes.

Le prince recueillit le pauvre oiseau essoufflé, lui lissa les plumes et le serra sur son cœur. Lorsqu'il l'eut tranquilisé à force de caresses, il le mit dans une cage d'or et lui offrit, de ses mains, le froment le plus blanc et l'eau la plus pure. Mais l'oiseau, refusant toute nourriture, languissait et gémissait.

—Qu'as-tu, lui demanda Ahmed. N'as-tu pas tout ce que ton cœur désire ?

—Hélas, non ! lui répondit la colombe. Ne suis-je pas séparée de l'ami de mon cœur... au plus beau moment de l'année... à la saison des amours ?

—Encore l'amour, dit Ahmed. Je t'en prie, ma jolie colombe, peux-tu me dire ce que c'est que l'amour ?

—Trop bien, hélas, mon prince. Pour un, c'est le tourment ; pour deux, le bonheur ; pour trois, la discorde. C'est un charme qui attire deux êtres l'un vers l'autre et les unit par les plus délicieuses correspondances, heureux tant qu'ils sont ensemble ; misérables, lorsqu'ils ne le sont plus. N'y a-t-il personne à qui tu ne sois uni par ces tendres liens ?

—J'aime bien mon vieux maître Eben Bonabben plus qu'un autre ; mais souvent il m'ennuie et il m'arrive d'être plus heureux lorsqu'il n'est pas là.

—Ce n'est point la sympathie dont je parle. Je parle de l'amour, du grand mystère et principe de vie ; la griserie capiteuse de la jeunesse, les sereines délices de l'âge mûr. Regarde, ô prince, et admire comme, en cette saison bénie, toute la nature est pleine de joie. Toute créature a sa compagne ; le moindre oiseau a son oiselle ; le scarabée dans la poussière courtise sa dame et ces papillons que tu vois voler au-dessus de la tour et jouer dans la lumière sont heureux d'être aimés. Hélas, mon prince, tu as donc perdu tant de jours précieux —les plus beaux de la vie—sans rien savoir de l'amour ? N'y a-t-il vraiment aucune personne—belle princesse, jolie demoiselle—qui n'ait captivé ton cœur et empli ta poitrine d'un délicieux tumulte, fait de douces peines et de tendres désirs ?

—Je commence à comprendre, dit le prince en soupirant. Le tumulte dont tu parles, je l'ai éprouvé plus d'une fois, mais sans en connaître la cause... comment trouverais-je, d'ailleurs, un objet, tel que tu me le décris, dans cette effroyable solitude ?

La conversation se prolongeant, le prince fut complètement éclairé sur la question.

—Hélas, dit-il, si l'amour est un tel délice et l'absence une telle misère, Allah me garde de détruire le bonheur de ceux qui s'aiment !

Il ouvrit la cage, en tira la colombe, et l'ayant couverte de baisers, il l'amena à la fenêtre.

—Envole-toi donc, heureux oiseau, et réjouis-toi, avec le compagnon de ton cœur, de ce printemps et des jours de ta jeunesse. Pourquoi t'enfermerais-je avec moi dans cette affreuse tour, où l'amour ne peut jamais entrer ?

La colombe ravie battit des ailes, et s'élança comme une flèche vers les vergers en fleurs du Darro.

Le prince la suivit longtemps des yeux, puis s'abandonna à d'amères réflexions. Le chant des oiseaux qui jusqu'ici l'avaient charmé ajoutait maintenant à sa tristesse. L'amour, l'amour, l'amour... Hélas, le pauvre jeune homme comprenait maintenant ce mot.

Ses yeux étincelèrent lorsque le sage Bonabben se représenta à sa vue. «Pourquoi m'as-tu maintenu dans cette sordide ignorance ? explosa-t-il. Pourquoi m'a-t-on caché jusqu'à ce jour ce grand mystère et principe de vie où je vois la moindre bestiole si instruite ? Vois, toute la nature éclate de joie. Toute créature se réjouit d'avoir sa compagne. C'est cela, l'amour sur quoi je voulais être éclairé. Pourquoi moi seul serais-je privé de ces délices ? Pourquoi ai-je perdu tant de jours de ma jeunesse sans rien connaître de ses plaisirs ? »

Le sage Bonabben vit alors qu'il était inutile d'observer la même réserve, car le prince avait acquis le dangereux savoir défendu. Il lui révéla donc les prédictions des astrologues et les précautions qui avaient été prises dans son éducation pour lui éviter les maux qui le menaçaient. «Et maintenant, mon prince, conclut-il, ma vie est entre vos mains. Que le roi sache seulement que vous avez appris ce que c'est que l'amour, tandis que je vous gardais, et ma tête en répondra.»

Le jeune prince était aussi raisonnable qu'on peut l'être à son âge et il écouta docilement les remontrances de son précepteur, puisque rien ne plaidait contre elles. D'autre part, il était sincèrement attaché au sage Bonabben et, comme il n'avait jusqu'à présent qu'une connaissance théorique de l'amour, il consentit à la garder dans son cœur plutôt que d'exposer la tête du philosophe au péril qui la menaçait.

Mais il était dit que sa discrétion serait soumise à rude épreuve. Quelques jours plus tard, comme il méditait tristement sur la

terrasse de sa tour, la colombe, qu'il avait délivrée vint se poser sans crainte sur son épaule.

Le prince la pressa contre son cœur et lui dit :

—Heureux oiseau ! tu peux voler avec des ailes du matin jusqu'au bout du monde. Où as-tu été, depuis que tu m'as quitté ?

—Dans un pays lointain, mon prince, d'où je te rapporte des nouvelles, en récompense de la liberté que tu m'as donnée. Dans le vaste circuit de mon vol, qui embrasse plains et montagnes, un jour que je prenais mon essor dans les airs, j'aperçus au-dessous de moi un jardin délicieux plein de fruits et de fleurs de toutes sortes. Il se trouvait au bord d'un cours d'eau sinueux, près d'une verte prairie. Au centre du jardin, se dessinait un palais imposant. Lasse de voler, je descendis me poser sur l'une de ses tonnelles. Sur la berge de la rivière, au-dessous de moi, je vis une jeune princesse dans tout l'éclat de son âge. Elle était entourée de servantes, jeunes comme elle, et qui la paraient de guirlandes et de couronnes de fleurs ; mais nulle fleur des champs ou des jardins ne se pouvait comparer à sa beauté. C'est là qu'elle fleurissait en secret, car le jardin était entouré de hautes murailles et nul mortel ne pouvait y pénétrer. Lorsque je vis cette belle enfant, si jeune, si innocente, si préservée du contact du monde, je me dis : voilà l'être que le Ciel a formé pour inspirer l'amour à mon prince.

Ce portrait fit l'effet d'une étincelle sur le cœur inflammable d'Ahmed ; toute la réserve d'amour qu'il contenait en lui venait, à l'instant, de se cristalliser sur un objet. Il conçut une passion sans bornes pour la princesse. Il lui écrivit une lettre, dans le style le plus passionné, où il lui avouait sa ferveur, mais il s'y plaignait de sa triste captivité qui l'empêchait d'aller se jeter à ses pieds. Il y ajouta des poèmes de l'éloquence la plus tendre et la plus émouvante ; car il était naturellement poète et inspiré par

l'amour. Il adressa sa lettre «à la beauté inconnue, de la part du prince captif, Ahmed» ; puis après l'avoir parfumée de musc et de roses, il la remit à la colombe.

— Envole-toi, dit-il, ô la plus fidèle des messagères. Elance-toi par dessus les plaines et les montagnes, les vallées et les rivières ; ne te repose ni sur l'herbe ni sur la branche tant que tu n'auras pas donné cette lettre à la maîtresse de mon cœur.

La colombe s'éleva très haut dans les airs, s'orienta, puis fila comme une flèche. Le prince la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle ne fût plus qu'un point contre un nuage et qu'elle eût disparu derrière la montagne.

Jour après jour, il attendit le retour de la messagère d'amour, mais en vain. Un soir, vers le coucher du soleil, il allait presque l'accuser d'ingratitude, lorsqu'elle pénétra dans sa chambre et s'abattit, morte, à ses pieds. La flèche d'un cruel archer lui avait percé la poitrine, mais elle avait lutté, avec le peu de vie qui lui restait, pour accomplir sa mission. Comme le prince désolé se penchait sur la douce martyre de la fidélité, il aperçut à son cou un collier de perles auquel était attaché un médaillon d'émail qu'il aperçut sous son aile. Le médaillon représentait une délicieuse princesse dans la fleur de l'âge. C'était sans doute la beauté inconnue du jardin ; mais qui—et où—était-elle ? Comment avait-elle accueilli sa lettre ? Et l'image signifiait-elle qu'elle approuvait sa passion ? Hélas, la mort de la fidèle colombe laissait tout dans le mystère.

Le prince fixa l'image... ses yeux se mouillèrent de larmes... Il la pressa contre ses lèvres et contre son cœur : il resta des heures entières à la contempler, chaviré de tendresse. «O belle image, disait-il, hélas, tu n'es qu'une image ! Pourtant tes yeux brillants se posent tendrement sur moi ; tes lèvres roses semblent m'encourager ; vaines imaginations ! N'as-tu pas regardé de la même façon un rival plus heureux, peut-être ? Qui sait quelles monta-

gnes, quels royaumes nous séparent... quelles volontés contraires... En ce moment, peut-être, une foule d'amoureux l'entoure, tandis que moi je suis là, dans cette tour, à perdre mon temps dans l'adoration d'une simple image ! »

Et aussitôt une résolution se forma en lui : « Je m'enfuirai de ce palais, qui n'est plus pour moi qu'une odieuse prison, dit-il. Pèlerin d'amour, je m'en irai par le monde en quête de ma princesse. » S'évader de jour, alors que tout le monde était éveillé, pourrait se révéler difficile ; mais, la nuit, le palais n'était que très peu gardé, car personne ne soupçonnait pareille tentative de la part d'un prince qui avait supporté aussi passivement sa captivité. Mais comment se guiderait-il, ensuite, dans sa fuite nocturne, alors qu'il ne connaissait pas le pays ? Il se souvint alors du hibou qui avait l'habitude d'errer la nuit et devait connaître les sentiers et les cols les plus secrets. Il alla donc le trouver dans son ermitage et le questionna. Le hibou prit l'air important.

—Tu dois savoir, ô Prince, que nous autres hiboux nous appartenons à une famille très ancienne et très vaste, un peu ruinée, il est vrai, qui possède des châteaux et des palais délabrés dans toute l'Espagne. Il y a à peine une tour dans les montagnes, une forteresse dans les plaines ou encore une vieille citadelle qui n'abritent quelque frère, oncle ou cousin-hibou ; et au cours de mes visites à ma nombreuse parenté, j'ai eu l'occasion de me familiariser avec les moindres coins et recoins, avec tous les secrets du pays.

Le prince fut transporté de voir le hibou si profondément versé en topographie et lui fit confidence de sa tendre passion. Il projetait, lui dit-il, de s'évader et le pria instamment d'être son compagnon et son conseiller.

—Allons, allons, dit le hibou, fâché. Suis-je oiseau à m'engager dans une aventure galante ? Moi, qui consacre tout mon temps à la méditation et au culte de la lune ?

—Ne sois pas offensé, ô le plus solennel des hiboux, lui répondit le prince. Cesse donc un instant de méditer sur la lune, aide-moi dans ma fuite et tu auras ce que ton cœur peut désirer.

—Je l'ai déjà, dit le hibou. Quelques souris suffisent à ma table frugale et ce trou dans le mur est assez spacieux pour mes études ; que peut désirer de plus un philosophe comme moi ?

—Songes-y : à moisir dans ta cellule et à méditer sur la lune, tu privas le monde de tes talents. Un jour, je serai roi et je pourrai te nommer à une haute dignité.

Le hibou, bien que philosophe et au-dessus des vulgaires besoins de la vie, n'en était pas pour autant insensible à l'ambition. Il finit donc par accepter de s'enfuir avec le prince et à lui servir de guide et de mentor dans son pèlerinage.

Les plans des amoureux s'exécutent promptement. Le prince rassembla ses bijoux, qu'il cacha sous ses habits (ils serviraient à couvrir les dépenses du voyage) et cette nuit même, il descendit de sa tour au moyen d'une écharpe, escalada le mur extérieur du Généralife, et guidé par le hibou, parvint à gagner les montagnes avant le jour.

Il consulta alors son mentor sur le chemin à prendre.

—Si je puis me permettre de te conseiller, lui dit le hibou, je te recommanderai de joindre Séville. Comme tu dois le savoir, j'ai rendu visite, il y a quelques années, à un de mes oncles, hibou de grande dignité, qui vivait dans une aile en ruines de l'Alcazar de cette ville. Durant mes courses de nuit au-dessus de Séville, je remarquai à plusieurs reprises une lumière qui brillait dans une tour solitaire. Finalement, je me posai sur ses créneaux et je constatai que c'était la lampe d'un magicien arabe : il était entouré de livres magiques et, sur son épaule, était perché un corbeau qui était venu avec lui d'Égypte. Je me familiarisai avec ce corbeau et je lui dois une grande part du savoir que je possède.

Le magicien est mort, à l'heure actuelle, mais le corbeau hante toujours la tour, car ces oiseaux ont une vie d'une longueur étonnante. Je voudrais te recommander d'aller voir le corbeau, car il est devin et magicien, et pratique l'occultisme pour lequel les corbeaux, et surtout ceux d'Égypte, sont célèbres.

Le prince, frappé par la pertinence de cet avis, dirigea sa course vers Séville. Il ne voyageait que de nuit pour obliger son compagnon, et se reposait le jour dans quelque grotte sombre ou quelque tour de guet croulante, car le hibou connaissait toutes les cachettes et avait pour les ruines un goût d'archéologue.

Finalement, un matin à l'aube, ils parvinrent à Séville ; mais le hibou, qui avait en horreur l'éclat du jour et la cohue des rues, s'arrêta à la porte de la ville et se logea dans le creux d'un arbre.

Le prince franchit la porte et trouva rapidement la tour magique qui s'élevait au-dessus des maisons de la ville comme un palmier au-dessus des buissons du désert : c'était la tour qui se dresse encore à ce jour et que l'on appelle la Giralda... la merveille de Séville.

Le prince monta par un escalier en colimaçon jusqu'au sommet de la tour, où il trouva le corbeau cabalistique ; c'était un très vieil oiseau, mystérieux avec sa tête grise, son plumage déchiqueté et une taie sur, un œil qui lui donnait une fixité spectrale. Il était perché sur une patte, la tête tournée de côté, tout occupé à examiner de son œil sain un diagramme inscrit sur les dalles.

Le prince s'approcha de lui avec tout le respect qu'inspiraient son apparence vénérable et son savoir surnaturel.

— Pardonne-moi, ô le plus ancien et le plus sage des corbeaux, fit-il, si j'interromps un instant tes études qui font l'admiration du monde. Tu as devant toi un dévot de l'amour, qui brûle d'avoir ton conseil afin de posséder l'objet de sa passion.

— Autrement dit, répondit l'autre, avec un regard significatif, tu viens ici consulter mon art de chiromancien. Viens donc,

montre-moi ta main et je déchiffrerai les mystérieuses lignes de ton destin.

—Pardonne-moi, lui dit le prince. Je ne viens pas ici pour découvrir les décrets du destin, qui sont cachés par Allah aux yeux des mortels ; je suis un pèlerin d'amour et je voudrais seulement qu'on me mette sur la piste de l'objet de mon pèlerinage.

—Et tu es embarrassé pour trouver un objet dans l'amoureuse Andalousie ? demanda le corbeau, en décochant au prince une œillade moqueuse, alors que tu es dans la folle Séville où des filles brunes dansent la *zambra* sous les orangers ?

Le prince rougit. Il était quelque peu choqué d'entendre tenir des propos aussi osés à un vieil oiseau qui avait déjà une patte dans la tombe.

—Crois-moi, lui dit-il gravement. Ma quête n'est pas aussi frivole que tu l'insinues. Les filles brunes d'Andalousie qui dansent sous les orangers ne comptent pas pour moi. Je cherche la beauté inconnue et sans pareille qui est l'original de cette image ; et je te supplie, ô le plus savant des corbeaux, s'il est en ton pouvoir de me l'apprendre, de m'indiquer où elle se trouve.

Le corbeau à tête grise fut vexé par cette réponse.

—Que sais-je, dit-il au prince, de la jeunesse et de la beauté ? Ce que je fréquente, c'est la vieillesse ridée et non la fraîche jeunesse. Je suis le messenger du destin qui croasse des nouvelles de mort du haut des cheminées et tape de l'aile à la vitre du malade. Cherche ailleurs des nouvelles de ta beauté inconnue.

—Et où la chercherais-je si ce n'est parmi les fils du savoir, qui lisent le livre de la destinée ? Je suis un prince de sang royal, lancé dans une mystérieuse entreprise et de qui dépendent peut-être des empires.

Quand le corbeau eut compris qu'il s'agissait d'une affaire importante, à quoi s'intéressaient les étoiles, il changea de ton

et de façons et se mit à écouter l'histoire du prince avec la plus grande attention. Après quoi, il lui répondit :

—En ce qui concerne la princesse, je ne suis pas à même de te donner des renseignements, car je ne dirige jamais ma course vers les jardins et les dames ; mais hâte-toi de gagner Cordoue, cherches-y le palmier du grand Abderahman, qui s'élève dans la cour de la fameuse mosquée. Au pied de cet arbre, tu trouveras un grand voyageur qui a visité tous les pays, toutes les cours et qui a été le favori de reines et de princesses. Il te donnera des nouvelles de l'objet de ta recherche.

—Grand merci pour ce précieux renseignement, lui répondit le prince. Adieu donc, vénérable magicien.

—Adieu, pèlerin d'amour, lui répliqua sèchement le corbeau qui se replongea dans son diagramme.

Le prince sortit de Séville, trouva son compagnon le hibou sommeillant au creux d'un arbre et se mit en route avec lui vers Cordoue.

Aux abords de la ville, ils longèrent des jardins, des plantations d'orangers et de citronniers qui dominaient la belle vallée du Guadalquivir. Lorsqu'ils arrivèrent aux portes de la ville, le hibou s'envola vers une profonde cavité creusée dans un mur et le prince s'en fut chercher le palmier qu'avait planté autrefois Abderahman le Grand. Il se dressait au milieu de la grande cour de la mosquée, dominant de très haut les orangers et les cyprès. Des derviches et des faquires étaient assis en groupe autour du cloître et beaucoup de fidèles faisaient leurs ablutions rituelles avant d'entrer dans la mosquée.

Au pied du palmier, une foule s'était rassemblée pour écouter quelqu'un qui devait être d'une façon peu commune. «Ce doit être, se dit le prince, ce doit être le grand voyageur qui me donnera des nouvelles de ma princesse.» Il se mêla aux badauds, mais quelle ne fut pas sa stupéfaction lorsqu'il s'aperçut qu'ils

écoutaient un perroquet dont le brillant costume vert, l'œil pragmatique et le toupet hautain annonçaient qu'il était fort satisfait de lui-même.

—Comment est-ce possible, dit le prince à l'un de ses voisins, que l'on prenne plaisir au bavardage d'un perroquet ?

—Vous ne savez pas de quoi vous parlez, lui répondit l'autre. Ce perroquet est le descendant du fameux perroquet de Perse, célèbre pour son talent de conteur. Il a sur le bout de la langue tout le savoir de l'orient et peut vous citer de la poésie aussi vite qu'il parle. Il a visité diverses cours étrangères où il a été considéré comme un oracle d'érudition. Partout, il a été le favori du beau sexe qui admire particulièrement les perroquets érudits qui savent citer de la poésie.

—Merci, lui répondit le prince. Je vais demander un entretien privé à ce distingué voyageur.

L'ayant obtenu, il expliqua la nature de sa quête. A peine l'avait-il formulée que l'oiseau éclata d'un tel rire qu'il en eut les larmes aux yeux.

—Excuse mon hilarité, fit-il, mais le seul mot d'amour me fait perdre mon sérieux.

Le prince stupéfait ne put que balbutier :

—Mais... l'amour n'est-il pas le grand mystère de la nature, le principe secret de la vie, le lien de sympathie universel ?

—Sornettes que tout cela, s'écria le perroquet, l'interrompant. Où donc as-tu appris de pareilles niaiseries ? Crois-moi, l'amour est démodé ; les beaux esprits et les gens raffinés n'en parlent plus.

Le prince soupira, tandis qu'il se souvenait du langage si différent de la colombe. «Mais, se dit-il, ce perroquet a connu la cour ; il veut faire étalage de belles manières et ne sait rien de cette chose qu'on appelle l'amour.» Et, comme il ne voulait plus entendre ridiculiser le sentiment qui emplissait tout son cœur, il dirigea ses questions sur l'objet immédiat de sa visite.

—Dis-moi, fit-il, ô le plus accompli des perroquets, toi qui as été admis dans la compagnie de la beauté, as-tu jamais, au cours de tes voyages, rencontré l'original de ce portrait ?

Le perroquet saisit l'image dans ses griffes et l'examina avec la plus grande attention.

—Ma foi, dit-il, quel joli visage ! ravissant ! Mais, sais-tu, on voit tant de femmes au cours de ses voyages qu'il est difficile... mais, ma parole, maintenant que je la regarde de plus près... sans aucun doute, c'est la princesse Aldegonde. Comment ai-je pu faire pour oublier une telle amie ?

—La princesse Aldegonde ! répéta le prince. Mais où peut-on la découvrir ?

—Tout doux, tout doux, dit le perroquet. La découvrir n'est pas la conquérir. C'est la fille unique du roi chrétien qui règne à Tolède et elle est condamnée à rester enfermée jusqu'à sa dix-septième année, pour faire plaisir à ces intrigants d'astrologues. Tu ne pourras jamais la voir... pas plus qu'un autre mortel. J'ai été admis en sa présence pour la divertir, et, tu peux en croire un perroquet qui connaît le monde, j'ai conversé avec des princesses moins intelligentes qu'elle.

—Une confidence qui doit rester entre nous, mon cher perroquet, dit le prince. Je suis héritier d'un royaume et un jour je siégerai sur un trône. Je vois que tu es un oiseau de grand talent qui connaît le monde. Aide-moi à conquérir la princesse et je te promets pour plus tard une place des plus distinguées à ma cour.

—De tout cœur, fit le perroquet, mais que ce soit, de préférence, une sinécure, car nous autres intellectuels nous répugnons passablement au travail.

L'accord fut vite conclu ; le prince sortit de Cordoue par la porte qu'il avait franchie pour y entrer, rappela le hibou de son trou, le présenta à leur nouveau compagnon de voyage, et nos trois héros se mirent en route.

Ils voyagèrent beaucoup plus lentement que ne le désirait l'impatience du prince : le perroquet, accoutumé à la vie des grands, n'aimait pas qu'on le dérangeât le matin ; le hibou, d'autre part, tenait à dormir à midi et perdait beaucoup de temps à ses longues siestes. Ses goûts d'archéologue n'étaient pas faits pour activer le voyage, car il tenait à explorer toutes les ruines qu'il rencontrait et il avait des quantités de légendes à conter à propos de chaque vieille tour, de chaque vieux château. Le prince avait pu espérer que, cultivés tous deux, ses deux compagnons ailés s'accorderaient à merveille. Quelle erreur ! Ils ne cessaient de se chamailler. Le perroquet était un bel esprit, le hibou un philosophe. Le premier citait de la poésie, parlait des œuvres nouvelles et faisait parade de son érudition ; le second, traitant tous ces sujets de frivolités, ne s'intéressait qu'à la métaphysique... Sur quoi, le perroquet se mettait à fredonner des refrains et à accabler de *bons mots*¹⁶ son solennel compagnon, en éclatant de rire le premier à ses propres plaisanteries. L'autre, outragé dans sa dignité, se renfrognait, boudait et restait silencieux des jours entiers.

Mais ces disputes n'affectaient pas le prince, qui était tout absorbé dans ses rêves et la contemplation du merveilleux portrait. Ils traversèrent donc ainsi les cols sévères de la Sierra Morena, les plaines brûlées de La Manche et de la Castille. Ils longèrent les rives du «Tage doré» qui étire ses méandres à travers la moitié de l'Espagne et le Portugal. Finalement, ils arrivèrent en vue d'une ville fortifiée de remparts et de tours, bâtie sur un promontoire rocheux, que baignait le Tage impétueux.

—Regarde, s'écria le hibou, c'est la célèbre ville de Tolède, fameuse pour ses antiquités. Contemple ces tours et ces dômes

¹⁶ En français dans le texte.

vénérables, patinés par le temps et revêtus d'une grandeur légendaire, parmi lesquels mes ancêtres ont si longtemps médité...

—Bah, s'écria le perroquet, au milieu de cette tirade, que nous importent tes antiquités, tes légendes et tes ancêtres ? Regarde donc ce qui nous intéresse, ce pour quoi nous sommes venus : le séjour de la jeunesse et de la beauté. Contemple enfin, ô prince, les lieux qui gardent ta princesse si longtemps attendue !

Le prince regarda dans la direction que lui indiquait le perroquet et vit, au milieu d'une délicieuse pelouse, au bord du Tage, un imposant palais qui s'élevait au milieu des tonnelles d'un jardin. C'était bien l'endroit que lui avait décrit la colombe. Il le regardait, le cœur battant : «Peut-être, se disait-il, peut-être, à cet instant même, la belle princesse est-elle en train de jouer à l'ombre de ces tonnelles... ou bien parcourt-elle d'un pas léger ces superbes terrasses... ou encore se repose-t-elle sous de nobles lambris.» En approchant, il vit que les murs du jardin étaient très hauts, inaccessibles et gardés par de nombreuses patrouilles.

Le prince se tourna vers le perroquet et lui dit :

—O le plus accompli des oiseaux, toi qui as le don des langues humaines, je t'en prie, vole vers ce jardin, cherches-y l'idole de mon cœur et dis-lui que le Prince Ahmed, pèlerin d'amour, guidé par les étoiles, est arrivé pour elle sur les bords fleuris du Tage.

Le perroquet, fier de sa mission, s'envola vers le jardin, franchit ses hauts murs et, après avoir survolé les bois et les pelouses, se posa sur le balcon d'un pavillon qui dominait la rivière. A travers la vitre, il vit la princesse étendue sur sa couche, les yeux fixés sur une feuille de papier, tandis que des larmes coulaient le long de ses joues pâles.

Après avoir lissé ses ailes, ajusté son brillant habit vert, et relevé son toupet, le perroquet s'en alla se percher près de la belle, d'un air galant :

—Sèche tes larmes, lui dit-il avec une douceur quelque peu affectée, sèche-les, ô la plus belle des princesses. Je viens ici pour consoler ton cœur.

La princesse, au son de cette voix, sursauta. Elle se retourna et ne voyant qu'un oiseau au plumage vert qui se multipliait en révérences :

—Hélas, dit-elle. Quelle consolation peux-tu m'apporter, alors que tu n'es qu'un perroquet ?

Piqué par cette réponse, ce dernier répliqua :

—J'ai consolé bien des beautés, en mon temps ; mais passons... Sache seulement que je me présente à toi en ambassadeur d'un prince royal. Ahmed, le prince de Grenade, est venu ici pour toi et il a planté sa tente sur les bords fleuris du Tage.

A ces mots, les yeux de la belle princesse étincelèrent encore plus fort que les diamants de sa couronne.

—O le plus aimable des perroquets, s'écria-t-elle ; joyeuses sont en effet les nouvelles que tu m'annonces, car je languissais et je dépérissais, à douter de la constance d'Ahmed. Vole vers lui pour lui dire que les mots de sa lettre sont gravés dans mon cœur et que sa poésie a été la nourriture de mon âme. Dis-lui aussi qu'il doit se préparer à montrer son amour par la force de ses armes. Demain, en l'honneur de ma dix-septième année, le roi mon père tient un grand tournoi. Plusieurs princes entreront en lice et ma main sera au vainqueur.

Le perroquet s'en fut de nouveau, par dessus bosquets et pelouses à l'endroit où on l'attendait. L'extase du prince Ahmed lorsqu'il apprit que son messenger avait découvert l'original du portrait et sa constance ne se peut concevoir que de ceux qui ont eu le bonheur de réaliser un de leurs rêves. Il y avait pourtant quelque chose qui assombrissait sa joie : le tournoi imminent.

Déjà les rives du Tage étincelaient d'armes et résonnaient du cri des trompettes des chevaliers qui, en superbe équipage, se

rendaient à Tolède, pour assister à la cérémonie. La même étoile avait dirigé la destinée du prince et celle de la princesse : celle-ci avait été enfermée loin du monde jusqu'à sa dix-septième année pour n'être pas exposée à la tendre passion de l'amour. Mais la renommée de ses charmes s'était trouvée fortifiée plus qu'amoindrie par sa réclusion. Divers princes avaient lutté pour obtenir son alliance, et son père, qui était un homme d'une intelligence remarquable, pour éviter de se faire accuser de partialité, les avait renvoyés à l'arbitrage du tournoi. Parmi les concurrents, plusieurs étaient célèbres par leur force et leurs prouesses. Quelle situation pour l'infortuné Ahmed, qui ne possédait pas d'armes et ne savait rien des exercices de la chevalerie ! « Malheureux que je suis, se dit-il, d'avoir été élevé dans la solitude sous les yeux d'un philosophe ! A quoi me servira l'algèbre, ou la philosophie en amour ? Hélas, Eben Bonabben ! Pourquoi as-tu négligé de m'instruire dans le maniement des armes ? »

Comme il disait ces mots, le hibou prit la parole, en commençant sa harangue par une pieuse exclamation, car il était un dévot musulman.

— *Allah Akbar !* Dieu est grand ! fit-il. En ses mains sont tous les secrets... Lui seul gouverne la destinée des princes ! Sache donc, ô prince, que cette terre est pleine de mystères qui échappent à ceux qui ne savent pas, comme moi, percer leurs ténèbres. Sache que dans les montagnes environnantes se trouve une caverne, que dans cette caverne il y a une table de fer, que sur cette table de fer est posée une armure magique, et que près de cette table se tient un coursier, qu'un charme immobilise depuis des générations et des générations.

Le prince d'étonnement ouvrit de grands yeux, tandis que le hibou clignant les siens et ébouriffant ses plumes continuait :

— Il y a plusieurs années, comme j'accompagnais mon père qui faisait le tour de ses domaines, j'ai passé quelque temps dans

cette caverne, et c'est ainsi que je me suis familiarisé avec son mystère. C'est une tradition familiale, que je tiens du bec de mon grand-père, quand je n'étais qu'un petit hibou, pas plus haut que ça ; on dit que cette armure appartenait à un magicien maure qui se réfugia dans cette caverne, lorsque les chrétiens prirent Tolède, et qui y mourut en laissant sous un charme son armure et son coursier. Nul autre qu'un musulman ne peut les utiliser, et cela seulement entre le lever du soleil et midi. Mais alors personne ne peut lui résister.

—N'en dis pas plus, allons à cette caverne, s'exclama Ahmed.

Guidé par son mentor légendaire, le prince trouva la caverne, qui se creusait au fond des montagnes qui entourent Tolède. Nul autre qu'un hibou, une souris ou un archéologue n'en aurait pu découvrir l'entrée. Une lampe éternelle éclairait ces lieux d'une lueur sépulcrale et solennelle. Sur une table de fer, placée au centre de la caverne, gisait l'armure magique, contre laquelle s'appuyait la lance, et tout près, se tenait un coursier arabe, superbement caparaçonné mais immobile comme une statue. L'armure était claire et sans tache comme autrefois ; le coursier aussi sain que s'il revenait du pâturage, et lorsque Ahmed lui posa la main sur l'encolure, il se mit à piaffer et poussa un hennissement de joie qui ébranla les parois de la caverne. Ainsi, muni de cheval et d'armes, notre prince se prépara à prendre part au tournoi.

Le fameux matin arriva. La lice avait été préparée dans la *vega*, juste au-dessous des murs abrupts de Tolède. Pour les spectateurs on avait édifié des gradins et des tribunes recouverts de riches tapisseries et protégés du soleil par des tissus de soie. Dans ces tribunes s'étaient rassemblées toutes les beautés du pays ; en bas, caracolaient les chevaliers empanachés, parmi leurs pages et leurs écuyers. On remarquait tout particulièrement ceux qui allaient lutter pour obtenir la main de la belle princesse. Lorsque

celle-ci apparut dans la loge royale et s'offrit pour la première fois aux regards, toutes les beautés du pays furent éclipsées instantanément et de la foule monta un murmure d'admiration. On n'avait jamais vu telle beauté et les princes qui s'étaient inscrits au tournoi, sur la foi du récit de ses charmes, sentirent leur ardeur redoubler.

Pourtant, la princesse avait l'air troublé. Elle rougissait, pâlisait, et son œil parcourait avec une sorte d'inquiétude la foule empanachée des chevaliers. Les trompettes allaient donner le signal de la rencontre lorsque le héraut annonça l'arrivée d'un chevalier étranger, et Ahmed entra dans le champ clos. Un heaume d'acier orné de pierres précieuses brillait au-dessus de son turban ; sa cuirasse était revêtue d'or ; son cimenterre et sa dague, œuvres d'un artisan de Fez, flamboyaient de pierreries. Il serrait contre son épaule un bouclier rond et tenait en main la lance enchantée. Le caparaçon de son cheval, richement brodé, balayait le sol, et de revoir l'éclat des armes, le superbe animal dansait, reniflait et hennissait de joie. L'aspect à la fois hautain et gracieux du prince frappa tout le monde et lorsque fut annoncé son titre «Le pèlerin d'amour», un frémissement parcourut la rangée des belles dames.

Quand Ahmed voulut s'inscrire sur la liste, on la lui déclara close ; seuls les princes, lui dit-on, étaient admis au combat. Il dit son nom et son rang. Pis encore ! il était musulman et ne pouvait entrer dans un tournoi dont la main d'une princesse chrétienne était l'enjeu.

Ses rivaux l'entourèrent d'un air hautain et menaçant. L'un d'eux, taillé en Hercule, se mit à faire des plaisanteries sur sa gracieuse légèreté et sur son titre amoureux. Le prince en fut courroucé. Il lança un défi à son rival. Ils s'éloignèrent l'un de l'autre et, faisant volte-face, se chargèrent ; à peine la lance magique l'avait-elle effleuré que notre Hercule était soulevé de sa selle

comme une plume. Le prince eût bien voulu en rester là, mais hélas, la lance et le cheval étaient démoniaques : une fois en action, rien ne pouvait les retenir. Le coursier arabe fonça au plus épais de la foule ; la lance renversait tout ce qui s'offrait à elle ; le gentil prince se voyait entraîné çà et là dans le champ qu'il jonchait de grands et de petits, de nobles et de roturiers, fort marri de tous ses exploits involontaires. Le roi était fou de rage de voir ainsi maltraiter ses sujets et ses invités. Il appela tous ses gardes. Tous furent désarmés, à peine descendus. Le roi lui même, se dépouillant de ses habits, saisit lance et bouclier et tenta d'intimider l'étranger par la présence de la majesté. Hélas ! la royauté ne fut pas mieux traitée que la noblesse. La lance et le coursier ne s'arrêtaient pas à de pareilles distinctions. A la consternation d'Ahmed, sa monture le lança en plein contre le roi, et l'instant d'après, la couronne roulait dans la poussière et les talons royaux culbutaient en l'air.

C'est alors que le soleil atteignit le méridien ; le charme magique cessa de s'exercer. Le pur-sang arabe se précipita dans la plaine, sauta la palissade, plongea dans le Tage, franchit ses flots impétueux, déposa le prince pantelant et stupéfait dans la caverne et reprit, près de la table de fer, son immobilité de statue. Le prince, non mécontent de remettre pied à terre, remplaça l'armure où il l'avait trouvée pour affronter les nouveaux décrets du destin. La tête dans les mains, il songeait à la situation désespérée où l'avaient réduit la monture et la lance démoniaques. Il n'oserait jamais plus se montrer à Tolède après avoir infligé une telle disgrâce à sa chevalerie et un tel affront à son roi. Et que devait penser la princesse d'exploits si barbares ? Plein d'anxiété, il envoya aux nouvelles ses messagers ailés. Le perroquet se rendit sur tous les lieux publics de la ville et revint bientôt avec une foule d'échos. Tout Tolède était dans la consternation. La princesse avait été ramenée inanimée au palais ; le tournoi s'était achevé dans la confusion ; tout le monde

ne parlait que de l'apparition soudaine, des prodigieux exploits et de l'étrange disparition du chevalier musulman. Les uns prétendaient que c'était un magicien maure ; les autres, que c'était un démon qui avait pris forme humaine, ou bien ils rapportaient des légendes de chevaliers enchantés, cachés dans les cavernes des montagnes, et pensaient que ce pouvait être l'un d'eux qui avait fait une soudaine apparition hors de son repaire. Tous s'accordaient à déclarer qu'un mortel ordinaire n'aurait jamais accompli tant d'exploits et désarçonné tant de brillants et vigoureux guerriers chrétiens.

Le hibou attendit le soir pour sortir et voleter au-dessus de la ville couverte d'ombre. Il se percha sur les toits et les cheminées. Il se dirigea ensuite vers le palais royal qui se dressait sur le sommet rocheux de Tolède et s'en alla rôder parmi ses terrasses et ses créneaux, appliquant l'oreille à chaque fente, écarquillant ses yeux ronds à chaque fenêtre illuminée—ce qui eut pour résultat de faire pousser des cris perçants à une ou deux demoiselles d'honneur. C'est seulement lorsque l'aube grise se pencha sur les montagnes qu'il revint de sa furtive expédition et relata au prince ce qu'il avait vu.

—Comme j'examinais une des plus hautes tours du château, dit-il, j'aperçus, à travers une vitre, une belle princesse. Elle était étendue sur sa couche, entourée de suivantes et de médecins dont elle ne voulait pas accepter les offices. Lorsque tout le monde se fut retiré, je la vis tirer une lettre de son sein, la lire, la baiser et se lamenter... Tout philosophe que je suis, j'avoue que cette scène n'a pas laissé de m'émouvoir.

Ces nouvelles consternèrent le tendre Ahmed.

—Tes paroles ne sont que trop vraies, ô sage Eben Bonaben, les peines, les soucis, les nuits blanches sont le lot des amoureux. Allah préserve la princesse de la funeste influence de cette chose qu'on nomme l'amour !

D'autres nouvelles, reçues de Tolède, vinrent confirmer le rapport du hibou. Un malaise régnait sur la ville inquiète. On avait installé la princesse dans la plus haute tour du palais, dont tous les abords étaient puissamment gardés. Mais elle était en proie à une mélancolie dévorante dont nul ne devinait la cause. Les praticiens les plus habiles avaient essayé vainement leur art. On pensait qu'un charme magique s'exerçait sur elle. Le roi fit une proclamation déclarant que celui qui la guérirait recevrait le joyau le plus riche du trésor royal.

Quand le hibou, qui sommeillait dans un coin, entendit parler de cette proclamation, il ouvrit des yeux plus ronds que jamais et eut l'air encore plus mystérieux.

—*Allah Akbar !* s'exclama-t-il. Heureux celui qui saura la guérir, mais saura-t-il que choisir dans le trésor royal ?

—Que veux-tu dire, très révérend hibou ? dit Ahmed.

—Prête l'oreille, ô prince, à mon récit. Tu sais que nous autres, les hiboux, formons une corporation qui se spécialise dans l'occultisme. Durant mes courses de nuit autour des dômes et des tours de Tolède, j'ai découvert un collège de hiboux archéologues, qui tenait sa séance dans une grande tour voûtée où le trésor royal est déposé. Ils discutaient des formes, des inscriptions et des dessins des pierres et bijoux antiques ; ils évoquaient les vaisseaux d'argent et d'or amoncelés dans le trésor... le style des divers pays et époques. Mais ce qui les intéressait le plus, c'étaient certaines reliques, certains talismans qui étaient restés dans le trésor depuis le temps de Roderick le Goth, et, en particulier, un coffre de bois de santal, entouré de bandes d'acier, à la manière orientale, et qui portait de mystérieuses inscriptions, connues d'un nombre infime de personnes. Ce coffre et ses inscriptions avaient fait l'objet de maintes doctes discussions. Le soir où je fis ma visite aux confrères, un très vieil hibou, qui venait d'arriver d'Egypte, était assis sur le rebord du coffre et fai-

sait une conférence sur ses inscriptions. Il nous prouva—d'après elles—que le coffre contenait le tapis de soie de Salomon le Sage, qu'avaient dû apporter à Tolède les Juifs qui s'y réfugièrent après la chute de Jérusalem.

Quand le hibou eut achevé son docte exposé, le prince resta songeur.

—J'ai appris du sage Eben Bonabben, dit-il, les étonnantes propriétés de ce talisman qui disparut à la chute de Jérusalem et que l'on croyait perdu à tout jamais. Il est certain que les chrétiens de Tolède ne se doutent pas de sa valeur. Si jamais je l'ai en ma possession, mon bonheur est assuré.

Le lendemain, dépouillant ses riches vêtements, le prince mit l'humble burnous d'un Arabe du désert ; il se brunit le visage et nul n'aurait reconnu en lui le splendide guerrier qui avait causé tant d'admiration et de ravages lors du tournoi. Son bâton en main, sa besace en bandoulière, accompagné d'une petite flûte de pâtre, il se rendit à Tolède et, se présentant à la porte du palais royal, se déclara candidat à la récompense promise pour la guérison de la princesse. Les gardes allaient le chasser à coups de gourdin. « Que prétend faire un nomade comme toi dans un cas où les plus savants ont échoué ? » lui dirent-il. Mais le roi entendit le bruit et donna ordre qu'on amenât l'Arabe en sa présence.

—Très puissant roi, lui dit Ahmed, tu as devant toi un Bédouin qui a passé presque toute sa vie dans les solitudes du désert. Ces solitudes, on le sait, sont le domaine des démons et des mauvais esprits qui assaillent les pauvres bergers pendant leur garde, possèdent nos troupeaux et parfois rendent furieux le patient chameau. Notre meilleur antidote est la musique : nous avons des airs traditionnels, que nous nous transmettons de génération en génération, et que nous chantons ou jouons sur nos flûtes pour chasser ces mauvais esprits. J'appartiens à une famille

de musiciens et je possède ce pouvoir au plus haut point. Si une mauvaise influence de cette sorte tient ta fille sous son charme, je te promets, sur ma tête, de l'en délivrer.

Le roi, qui était au courant des merveilleux secrets des Arabes, reprit courage en entendant ces paroles. Il conduisit aussitôt le prince à la haute tour, que protégeaient plusieurs portes, et au sommet de laquelle se trouvait la chambre de la princesse. Les fenêtres donnaient sur une terrasse à balustrade qui dominait Tolède et tous les environs. Mais elles étaient tendues de rideaux sombres, car la princesse, toute à son chagrin dévorant, refusait jusqu'à la consolation de la lumière.

Le prince s'assit sur la terrasse et joua sur sa flûte pastorale plusieurs airs arabes qu'il avait appris de ses gens au Généralife de Grenade. La princesse restait insensible et les docteurs, qui étaient présents, secouaient la tête d'un air incrédule et méprisant. Finalement, le prince, laissant de côté son roseau, se mit à chanter, sur une mélodie toute simple, les vers amoureux de la lettre où il avait déclaré sa passion.

La princesse reconnut les paroles... une joie légère fit frémir son cœur ; elle leva la tête et écouta ; des larmes ruisselèrent le long de ses joues ; son sein palpita au tumulte de ses émotions. Elle eût volontiers demandé qu'on amenât le troubadour en sa présence, mais sa timidité virginale l'empêchait de parler. Le roi comprit son désir et fit venir Ahmed dans la chambre. Les amoureux furent très discrets : ils se contentèrent d'échanger des regards... mais c'étaient des regards qui en disaient long. Jamais triomphe de la musique ne fut plus complet. La rougeur était revenue aux joues lisses de la princesse et le brillant de la rosée à ses yeux languissants.

Tous les médecins se regardaient l'un l'autre bouche bée. Le roi fixait l'Arabe avec des yeux où la stupeur se mêlait à l'admiration.

—O merveilleux jeune homme, s'exclama-t-il, tu seras désormais le premier médecin de ma cour et je ne veux être traité qu'avec tes mélodies. Pour le moment, tu vas recevoir en récompense le joyau le plus précieux de mon trésor.

—O roi, répliqua Ahmed, ni l'or, ni l'argent, ni les pierres précieuses ne comptent pour moi. Tu as dans ton trésor, une relique qui te vient des Musulmans qui possédaient autrefois Tolède, un coffre de bois de santal contenant un tapis de soie : donne-moi ce coffre et je serai content.

Toute l'assistance fut surprise de la modération de l'Arabe, et encore plus lorsque l'on apporta le coffre d'où l'on tira le tapis. Celui-ci était de fine soie verte, couverte de caractères hébreux et chaldéens. Les médecins de la cour se regardèrent l'un l'autre et haussèrent les épaules ; ils se moquaient de la simplicité de leur nouveau confrère, qui se contentait d'honoraires si misérables.

—Ce tapis, dit le prince, couvrit autrefois le trône de Salomon le Sage ; il est digne d'être placé sous les pieds de la beauté.

Ce disant, il l'étendit sur la terrasse, sous un divan qu'on y avait apporté pour la princesse, puis il s'assit à ses pieds.

—Qui pourra oser s'opposer à ce qui est écrit dans le livre du destin ? s'exclama-t-il. Voici que s'accomplit la prédiction des astrologues. Sache, ô roi, que ta fille et moi nous nous aimons depuis longtemps en secret. Vois en moi le Pèlerin d'Amour.

A peine ces paroles avaient-elles été prononcées que le tapis s'envola, emportant avec lui le prince et la princesse. Le roi et les médecins le contemplèrent, bouche bée, jusqu'à ce qu'il ne fût plus qu'une petite tache sur un nuage blanc et qu'il eût disparu dans la voûte céleste.

Le roi, dans tous ses états, convoqua son trésorier.

—Comment se fait-il que tu aies laissé un infidèle s'emparer d'un tel talisman ? lui demanda-t-il.

—Hélas, Sire, nous n'en connaissons pas la nature et nous ne savions pas déchiffrer ses inscriptions. S'il fut vraiment le tapis du sage Salomon, il n'est pas étonnant qu'il soit doué d'un pouvoir magique et qu'il puisse transporter dans les airs celui qui le possède.

Le roi rassembla une puissante armée et se mit en marche vers Grenade, à la poursuite des fugitifs. La marche fut longue et pénible. Il campa dans la *vega* et envoya un héraut réclamer sa fille au roi. Celui-ci, avec toute sa cour, vint à ses devants. C'était le troubadour de Tolède : Ahmed avait accédé au trône, à la mort de son père, et la belle Aldegonde était sa sultane.

Le roi se calma lorsqu'il apprit qu'on permettait à sa fille de rester chrétienne ; non qu'il fût particulièrement pieux, mais la religion, chez les princes, fait partie de l'étiquette. Au lieu de sanglantes batailles, il n'y eut que festins et réjouissances. Puis le roi rentra ravi à Tolède et le jeune couple continua à régner, heureux et sage, dans l'Alhambra.

Il convient d'ajouter que le hibou et le perroquet avaient rejoint séparément—et par petites étapes—le prince à Grenade : l'un voyageant de nuit et s'arrêtant aux diverses propriétés familiales qu'il trouvait sur son chemin, l'autre, volant gaiement de réunion en réunion...

Ahmed, reconnaissant, les récompensa pour les services qu'ils lui avaient rendus durant son pèlerinage. Il nomma le hibou son premier ministre, et le perroquet son maître de cérémonies. Inutile de dire que jamais royaume ne fut plus sagement administré, ni cour soumise à un protocole plus strict.

LA LEGENDE DE L'HERITAGE DU MAURE

DANS l'enceinte même de l'Alhambra, en face du palais royal, il y a une vaste esplanade qui s'appelle la Place des Citernes (*la plaza de los Aljibes*) à cause de ses réservoirs d'eau souterrains, qui datent du temps des Maures. A un angle de cette place, on peut voir encore un puits arabe, taillé très profondément dans le roc vif, et dont l'eau est froide comme la glace et pure comme le cristal. Les puits creusés par les Maures sont toujours renommés, car on sait tout le mal que se donnaient ceux-ci pour atteindre aux sources et aux fontaines les plus pures. Celui dont nous parlons est fameux dans Grenade, à tel point que les porteurs d'eau—les uns portant de grandes bonbonnes d'eau sur les épaules, les autres poussant devant eux des ânes chargées de jarres—ne cessent de monter et de descendre le long des allées abruptes et peuplées d'arbres de l'Alhambra, du petit matin jusqu'à la nuit avancée.

Depuis les temps bibliques, on sait que les puits et les fontaines sont des lieux près desquels les gens aiment bavarder dans les climats chauds ; près du puits en question se tient tout le jour une sorte de conférence perpétuelle à quoi participent des invalides, des vieilles femmes et divers fainéants de la forteresse. Tout le monde s'assoit sur les bancs de pierre, sous un velum étendu au-dessus du puits, pour protéger du soleil le chargé de péage, et l'on musarde, on interroge tous les porteurs d'eau qui arrivent sur ce qui se passe en ville et l'on commente longuement tout ce

que l'on entend ou que l'on voit. Il n'est pas un moment du jour où l'on ne puisse voir des ménagères et des servantes s'y attarder, gargoulette en main ou sur la tête, pour entendre le dernier com-méragé de ces aimables caqueteurs.

Or, parmi les porteurs d'eau qui fréquentaient autrefois ce puits, se trouvait un petit homme solide, large d'épaules et ar-qué de jambes, du nom de Pedro Gil, abrégé en Perejil. Porteur d'eau, il était automatiquement *Gallego*, natif de Galice. Il sem-ble que la nature ait formé des races d'hommes, comme elle a fait des races d'animaux, pour certaines besognes. En France, tous les cireurs sont savoyards ; tous les portiers d'hôtel, suisses... et à l'époque des cerceaux et des perruques, en Angleterre, nul autre qu'un fils de la marécageuse Irlande ne pouvait donner le bon rythme à une chaise à porteurs. En Espagne, on ne dit pas «Faites venir un porteur d'eau», mais «Faites venir un *Gallego*».

Mais revenons à nos moutons. Perejil le *Gallego* avait com-mencé son commerce avec une simple jarre de terre qu'il portait sur l'épaule ; peu à peu, sa situation sociale s'élevant, il se trouva à même d'acquérir l'assistant qui lui convenait le mieux : un so-lide baudet. De chaque côté de son *aide de camp*¹⁷ aux longues oreilles, pendaient dans une sorte de panier, deux jarres recou-vertes de feuilles de figuier pour les protéger du soleil. Dans tout Grenade, il n'y avait pas de porteur d'eau plus diligent ni plus joyeux. Les rues résonnaient de son appel plein d'entrain, tandis qu'il marchait sur les pas de son âne—cet appel qu'on entend l'été dans toutes les villes d'Espagne : « ¿ *Quién quiere agua ? ; Agua más fría que la nieve !* » Qui veut de l'eau, de l'eau plus froide que la neige ? Qui veut de l'eau du puits de l'Alhambra, froide comme la glace, claire comme le cristal ? Lorsqu'il tendait

¹⁷ En français dans le texte.

son verre étincelant à un client, c'était toujours avec un mot aimable qui faisait sourire ; ou bien si c'était à une jolie dame ou à une gracieuse demoiselle, c'était toujours avec un sourire plein de malice et des compliments sur leur beauté qui étaient irrésistibles. Perejil le *Gallego* était donc connu dans tout Grenade comme l'un de ses citoyens les plus polis, les plus agréables et les plus heureux. Pourtant, ce n'est pas celui qui rit ou qui plaisante le plus fort qui a le cœur le plus gai. Sous ces apparences réjouies, le brave Perejil cachait ses soucis et ses ennuis. Il avait à sa charge une ribambelle d'enfants à nourrir, qui étaient aussi affamés et bruyants qu'une nichée d'hirondelles et lui réclamaient à grands cris du pain le soir, quand il rentrait chez lui. Il avait une épouse qui était loin de l'aider dans sa tâche. Elle avait été, avant de se marier, une des beautés de son village, remarquée pour l'art avec lequel elle dansait le boléro et faisait claquer les castagnettes ; et elle en avait conservé le goût, gaspillant en colifichets les maigres économies du bon Perejil et n'hésitant pas à réquisitionner l'âne de la maison pour se rendre à des parties de campagne les Dimanches, les fêtes de saints et les innombrables jours fériés, qui sont presque plus nombreux en Espagne que les jours ouvrables. Avec cela, souillon, paresseuse, bavarde comme pas une, négligeant sa maison, son ménage et tout le reste pour tailler une bavette avec ses voisines.

Mais Celui qui tempère la force du vent pour épargner l'agneau nouvellement tondu accommode le joug du mariage au cou qui le supporte. Perejil soutenait toute la lourde charge de sa femme et de ses enfants avec autant de douceur que son âne transportait son eau. Et si, en son privé, il agitait ses oreilles, il n'osait jamais mettre en doute les qualités ménagères de sa femme.

Il aimait ses enfants, comme le hibou peut aimer les siens : il voyait en eux sa propre image multipliée et perpétuée, car ils

étaient tous solides, trapus et arqués de jambes. Le plus grand plaisir du bon Perejil—chaque fois qu'il disposait de maigres loisirs et d'une poignée de *maravedies*—était d'emmener promener toute sa nichée—les uns au bras, les autres accrochés à ses basques, les derniers gambadant sur ses talons— et de les faire cabrioler dans les vergers de la *vega*, tandis que sa femme dansait avec ses amies dans les *angosturas* du Darro.

Ce soir-là, il était assez tard : la plupart des porteurs d'eau avaient abandonné leur travail. Le jour d'été avait été étouffant ; mas il faisait maintenant un de ces délicieux clairs de lune qui incitent les habitants de ces contrées méridionales à se dédommager de la chaleur et de l'inaction forcée du jour en s'attardant dehors pour jouir de la douceur de l'air jusqu'à minuit passé. Il y avait encore dans les rues des amateurs d'eau. Perejil, en bon père prévoyant qu'il était, songeait à ses enfants affamés : «Encore une course au puits, se disait-il, et je pourrai offrir un *puchero*¹⁸, ce Dimanche, à mes petits.» Sur quoi, il se remit vaillamment à remonter l'allée de l'Alhambra, tout en chantant et en assénant de temps en temps un vigoureux coup de gourdin sur les flancs de son animal, tant pour rythmer son chant que pour sustenter sa bête ; car, en Espagne, les coups servent de fourrage aux bêtes de somme.

Lorsqu'il arriva au puits, il n'y trouva personne, à l'exception d'un étranger, habillé à la manière arabe, assis sur un banc de pierre, au clair de lune. Perejil s'arrêta, et le regarda avec une surprise où entraient quelque effroi, car le Maure lui faisait faiblement signe d'approcher.

—Je suis malade et fatigué, lui dit-il. Aide-moi à rentrer en ville et je te paierai le double de ce que tu pourras gagner avec ton eau.

¹⁸ Pot-au-feu. (*N. d. T.*)

La prière de l'étranger émut le brave cœur du petit porteur d'eau.

—Dieu me garde, fit-il, de demander de l'argent ou une récompense pour un geste de pure humanité.

Il plaça donc le Maure sur son âne et descendit lentement vers Grenade ; le pauvre musulman était si faible qu'il devait le tenir en chemin pour l'empêcher de tomber de l'âne.

Lorsqu'ils entrèrent dans la ville, le porteur d'eau demanda au Maure où il devait le conduire.

—Hélas ! répondit l'autre d'une voix faible, je n'ai ni foyer ni maison. Je suis un étranger dans ce pays. Permits-moi de reposer ma tête sous ton toit, et tu en seras largement récompensé.

Voilà donc notre brave Perejil encombré d'un mécréant. Mais il était trop humain pour refuser l'hospitalité d'une nuit à un pauvre étranger qui se trouvait dans une situation aussi désespérée ; il conduisit donc le Maure à sa demeure. Les enfants, qui étaient sortis comme d'habitude, le bec ouvert, en entendant le trotinement de l'âne, battirent en retraite, effrayés à la vue de l'inconnu enturbanné et se réfugièrent derrière leur mère. Celle-ci se porta vaillamment en avant, telle une mère-poule qui se met entre sa couvée et un chien errant.

—Quel est ce mécréant, s'écria-t-elle, que tu nous amènes si tard ? Veux-tu donc attirer sur nous l'attention de l'Inquisition ?

—La paix ! répondit le *Gallego*, c'est un pauvre étranger, malade, sans foyer ni amis. Allons-nous le jeter dans la rue pour qu'il meure ?

La femme aurait bien continué à se disputer, car elle tenait à la réputation de sa mesure ; mais pour une fois le petit porteur d'eau se raidit et refusa de ployer sous le joug. Il aida le pauvre Maure à mettre pied à terre et étendit pour lui, dans le coin le

plus frais de sa baraque, une natte et une peau de mouton : le seul genre de couche que sa pauvreté lui permettait d'offrir.

Au bout d'un instant, le Maure fut saisi de violentes convulsions contre lesquelles toute l'assistance du brave porteur d'eau ne put rien. Les yeux du pauvre patient lui disaient toute sa gratitude. Entre deux crises, il l'appela près de lui et murmura :

—Ma fin est proche. Si je meurs, je te lègue cette boîte en récompense de ta charité.

Ouvrant son burnous, il lui montra une petite boîte, en bois de santal, qu'il portait en bandoulière.

—Dieu veuille, mon ami, lui répondit le bon *Gallego*, que tu vives longtemps pour jouir de ton trésor, quel qu'il soit.

Le Maure secoua la tête ; il posa la main sur la boîte et aurait ajouté quelques détails, si les convulsions ne l'avaient repris avec une plus grande violence. Peu après, il expirait.

La femme du porteur d'eau était folle de peur.

—Tout cela, disait-elle, à cause de ta stupide bonté. Tu te mets toujours en quatre pour obliger les autres... Et, maintenant, que va-t-il advenir de nous lorsque l'on découvrira le cadavre chez nous ? On nous arrêtera comme des assassins, et, si nous avons la vie sauve, nous serons la proie des notaires et des *alguaciles*.

Le pauvre Perejil n'en menait pas large, non plus, et il se repentait presque d'avoir accompli cette bonne action. Une idée lui vint, finalement.

—Il ne fait pas encore jour, dit-il. Je peux le transporter hors de la ville et l'ensevelir dans les sables du Génil. Personne n'a vu le Maure entrer chez nous et personne ne saura rien de sa fin.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Sa femme l'aide. Ils enroulent le corps du pauvre musulman dans la natte sur laquelle il a expiré, le placent en travers de l'âne et Perejil se met en route vers le bord de la rivière.

Malheureusement, il y avait, juste en face de sa maison, un voisin du nom de Pedrillo Pedrugo, barbier de son état et plus indiscret, plus cancanier, plus médisant que quiconque. Tête de fouine, pattes d'araignée, astucieux, insinuant, il laissait loin derrière lui le fameux barbier de Séville dans sa connaissance universelle des histoires d'autrui, qu'il n'avait pas plus le pouvoir de garder pour lui qu'une passoire. On disait qu'il ne dormait que d'un œil, toujours à l'écoute, en sorte que, même dans son sommeil, il continuait à voir et à entendre ce qui se passait autour de lui. Il était une espèce de chronique scandaleuse pour les badauds de Grenade et attirait à lui plus de clients que tous ses collègues.

L'indiscret barbier avait entendu Perejil arriver à une heure insolite, puis les exclamations de la femme et des enfants. Il passa instantanément la tête à sa petite fenêtre qui lui servait d'observatoire et vit son voisin qui aidait à entrer chez lui un homme vêtu à la manière arabe. La chose était si bizarre que Pedrillo Pedrugo se garda de fermer l'œil de toute la nuit. Toutes les cinq minutes, il retournait à son poste d'où il apercevait de la lumière sous la porte de son voisin, et, avant l'aube, il put voir Perejil qui sortait de chez lui avec son âne étrangement chargé.

Le fouinard n'y tint plus : il s'habilla en hâte et, sortant silencieusement de chez lui, il suivit à distance le petit porteur d'eau jusqu'au moment où il le vit creuser un trou dans le sable du Génil et y enterrer quelque chose qui avait une forme humaine.

Le barbier se précipita chez lui, tourna en rond dans sa boutique, mettant tout sens dessus-dessous ; puis, l'aube venue, il prit une cuvette sous son bras et se dirigea vers la maison de son client quotidien, l'*alcalde*.

Celui-ci venait de se lever. Pedrillo Pedrugo l'installa sur une chaise, lui lança une serviette autour du cou, et, après lui avoir placé la cuvette d'eau chaude sous le menton, se mit à lui ramollir la barbe avec les doigts.

—Il s'en passe de belles ! fit Pedrugo, qui faisait office à la fois de barbier et de gazette, oui, de belles ! Un vol, un meurtre et un enterrement, tout cela dans la même nuit !

—Comment ? ... Que dis-tu ? s'écria l'*alcalde*.

—Je dis, répliqua le barbier, tout en frottant un bout de savon entre le nez et la bouche de l'édile—car les coiffeurs espagnols dédaignent l'emploi du blaireau—, je dis que Perejil le *Gallego* a volé, tué et enterré un musulman cette même nuit. ¡*Maldita sea la noche* ! maudite nuit !

—Mais comment sais-tu tout cela ? demanda l'*alcalde*.

—Un peu de patience, *señor*, et vous saurez tout, répondit Pedrillo, en le saisissant par le nez et en faisant glisser son rasoir sur ses joues. Il lui conta alors tout ce qu'il avait vu, menant de front les deux opérations qui consistaient, l'une à raser, laver et essuyer son client, l'autre, à le faire assister au vol, au meurtre, puis à l'inhumation du musulman.

Or, il se trouvait que l'*alcalde* était un des magistrats les plus despotiques, les plus cupides et les plus corrompus de Grenade. On ne pouvait l'accuser de n'estimer pas assez la justice, vu qu'il la vendait son pesant d'or. Il lut dans l'affaire en question l'assassinat et le vol... sûrement, une grosse somme. Mais comment la faire parvenir dans les mains légitimes de la justice ? Saisir simplement le délinquant, cela ne servirait qu'à engraisser la potence ; mais saisir le butin, ce serait enrichir le juge, ce qui était, selon lui, le but ultime de la justice. Perplexe il convoqua son plus fidèle *alguacil* ; c'était un individu famélique et dégingandé, vêtu selon sa charge, à l'ancienne manière espagnole : large chapeau noir, à bords relevés ; fraise traditionnelle ; vêtements noirs qui soulignaient sa maigreur. Il tenait en main une mince baguette blanche, l'insigne redouté de son emploi. Tel était le limier que l'*alcalde* lança sur les traces du malheureux porteur d'eau, et il alla si vite et si directement au but qu'il avait mis la

main sur le pauvre Perejil, avant que celui-ci n'eût eu le temps de rentrer chez lui, et qu'il le conduisit, lui et son âne, devant le maître de la justice.

L'alcalde l'accueillit avec un formidable froncement de sourcils.

—Ecoute bien, accusé, rugit-il d'une voix qui fit s'entrechoquer les genoux du petit *Gallego* ; écoute bien. Inutile de nier ton crime : je sais tout. La potence est tout ce que tu mérites ; mais je suis clément et j'écoute la voix de la raison. L'homme que tu as tué chez toi était un Maure, un infidèle, l'ennemi de notre foi. Je ne doute pas que tu ne l'aies frappé dans une crise de zèle religieux. Je serai donc indulgent. Rends-moi les richesses que tu lui as volées et j'étouffe l'affaire.

Le pauvre porteur invoqua tous les saints pour témoigner de son innocence ; mais, hélas, aucun d'eux n'apparut. Même s'ils l'avaient fait, d'ailleurs, *l'alcalde* eût refusé sa foi au calendrier tout entier. Le porteur d'eau relata toute l'histoire du musulman mourant avec l'accent irrésistible de la vérité ; mais ce fut en vain.

—Persisteras-tu à déclarer, lui dit le juge, que ce musulman n'avait ni or, ni bijoux que tu convoitais ?

—Aussi vrai que j'espère être sauvé, Excellence, répondit le porteur d'eau, il n'avait avec lui qu'un petit coffret de bois de santal, qu'il m'a légué pour me récompenser de mes services.

—Un coffret de bois de santal ! s'exclama *l'alcalde*, les yeux brillants de convoitise. Et où est-il, ce coffret ? Où l'as-tu caché ?

—Pardonnez-moi, répondit le porteur d'eau, mais il se trouve dans un des paniers de mon âne et il est tout à la disposition de votre Excellence.

A peine avait-il dit ces mots que l'astucieux *alguacil*, filant comme une flèche, revenait aussitôt avec le mystérieux coffret

de santal. L'*alcalde*, d'une main avide et tremblante, l'ouvrit ; les deux autres se penchèrent pour admirer les trésors qu'il devait contenir. Déception : on n'y trouva qu'un rouleau de parchemin et un bout de bougie.

Lorsqu'il n'y a aucun profit à tirer de la punition d'un homme, la justice, même en Espagne, tend à être impartiale. L'*alcalde*, revenu de sa déception et voyant qu'il n'y avait pas eu vol, écouta sans passion les justifications du porteur d'eau, que vint corroborer le témoignage de sa femme. Convaincu de son innocence, il le relâcha. Plus encore, il lui permit de conserver le don du Maure, le coffret avec son contenu, en récompense de sa bonté ; il se contenta de lui confisquer son âne pour couvrir les frais de justice.

Voilà donc notre infortuné *Gallego* réduit, une fois de plus, à la nécessité de porter lui même son eau et de faire l'escalade de l'Alhambra avec sa grande jarre de terre sur les épaules.

Un jour, vers midi, comme il gravissait péniblement la colline, dans la chaleur, sa bonne humeur coutumière l'abandonna.

—Chien d'*alcalde* ! s'écria-t-il. Arracher à un pauvre homme son unique moyen de subsistance et le meilleur ami qu'il avait au monde !

Et, au souvenir de son cher compagnon de travail, toute son affection éclata.

—Ane, mon cher âne ! s'exclama-t-il, en posant son fardeau sur une pierre et en s'épongeant le front, mon cher Aliboron ! Je suis bien sûr que tu penses à ton ancien maître ! Je suis bien sûr que tu regrettes nos jarres d'eau... pauvre animal !

Pour ajouter à sa peine, sa femme, à son retour, l'accablait de plaintes acariâtres. Elle avait sur lui l'avantage d'avoir prévu les conséquences de son bel acte d'humanité. Elle ne perdait aucune occasion de faire valoir sa magnifique prévoyance. Lorsqu'un de ses enfants lui réclamait du pain ou avait besoin d'habits, elle lui répondait d'un air sarcastique :

—Demande-le donc à ton père—c'est l'héritier du roi Chico de l'Alhambra ; dis-lui qu'il te donne de l'argent avec le trésor du Maure !

Vit-on jamais mortel plus durement puni de sa bonté ? Le malheureux Perejil souffrait dans son corps et dans son âme, mais il supportait patiemment les brocards de son épouse. Pourtant, un soir qu'il était rentré épuisé de son travail, les injures de sa femme lui firent perdre patience. Il n'osa pas lui répondre, mais comme ses yeux s'étaient posés sur le coffret de santal qui, entrouvert sur une étagère, avait l'air de narguer sa misère, il le saisit et le lança violemment par terre.

—Maudit soit le jour où je t'ai vu, s'écria-t-il, et où j'ai hébergé ton maître !

En touchant le sol, le couvercle s'ouvrit et laissa échapper le rouleau de parchemin. Perejil le considéra un instant, dans un silence boudeur. Puis, se ressaisissant : « Qui sait, dit-il, si cet écrit n'a pas de valeur, étant donné que le Maure le conservait avec tant de soin ? » Il le ramassa et le mit dans son sein. Le lendemain, comme il vendait son eau dans les rues, il s'arrêta devant le magasin d'un Maure, natif de Tanger, qui vendait des bibelots et des parfums dans le Zacatín et il le pria de lui expliquer ce que disait le texte mystérieux.

Le Maure l'examina attentivement, puis, passant la main dans sa barbe, lui dit en souriant :

—Ce manuscrit est une incantation pour recouvrer un trésor caché, qui est placé sous un charme. Il est dit qu'elle a un tel pouvoir que les plus gros verrous, les barreaux les plus massifs et jusqu'aux rocs doivent lui céder.

—Bah ! s'écria le petit *Gallego*, à quoi cela m'avance ? Je ne suis pas un enchanteur et je n'ai aucune idée des trésors cachés. Et, laissant le parchemin entre les mains du Maure, il reprit sa jarre et continua sa tournée.

Or, ce soir-là, tandis qu'il se reposait un instant près du puits de l'Alhambra, il se trouva au milieu d'un certain nombre de flâneurs qui s'entretenaient, comme souvent à cette heure crépusculaire, d'histoires surnaturelles. Etant très pauvres, ils s'étendaient volontiers sur le sujet si populaire des richesses enchantées, laissées par les Maures en divers endroits de l'Alhambra. Tout le monde s'accordait à penser qu'il y avait d'énormes trésors enterrés sous la Tour à Sept Etages.

Ces histoires impressionnèrent particulièrement le bon Pere-jil et elles s'ancrèrent en son esprit, tandis qu'il descendait tout seul les allées assombries de l'Alhambra. «Après tout, si ce trésor était enseveli sous cette tour... et si le rouleau laissé par le Maure me permettait de m'en emparer ! » Ravi par cette pensée, il faillit laisser tomber sa jarre.

Cette nuit-là, il se tourna et se retourna dans son lit sans pouvoir fermer l'œil, tant son esprit travaillait. Le lendemain, à la première heure du jour, il alla frapper chez le Maure et lui dit l'idée qui lui était venue à l'esprit.

—Vous savez lire l'arabe, lui dit-il. Si nous allions à cette tour pour essayer la vertu de ce charme. Si nous échouons, aucun mal. Sinon, nous partageons à nous deux tous les trésors que nous découvrons.

—Attention, répliqua le Maure. Cet écrit ne suffit pas par lui-même. Il doit être lu à minuit, à la lumière d'une bougie composée et préparée d'une manière toute spéciale, avec des produits que je n'ai pas en ma possession. Sans la bougie, le parchemin ne vaut rien.

—N'en dites pas plus, s'écria le petit *Gallego*, cette bougie, je l'ai chez moi. Je vous l'apporte dans une minute.

Il courut chez lui et revint bientôt avec le bout de bougie qu'il avait trouvée dans le coffret de santal.

Le Maure la prit en main et la sentit.

— Dans cette cire jaune, fit-il, sont enfermés des parfums rares. C'est bien le genre de bougie spécifié dans le texte. Tant qu'elle brûle, les murs les plus puissants, les cavernes les plus secrètes restent ouvertes. Mais malheur à celui qui s'y attarde lorsqu'elle s'éteint. Il y demeure, enchanté, avec ses trésors.

Les deux hommes convinrent d'en éprouver le charme cette nuit même. A une heure très avancée, tandis que rien ne bougeait, à l'exception des chauves-souris et des chouettes, ils se mirent à gravir la colline touffue de l'Alhambra et s'approchèrent de la redoutable tour que rendaient encore plus inquiétante son revêtement de feuillage nocturne et toutes les histoires qui l'entouraient. A la lueur d'une lanterne, ils tâtonnèrent à travers des buissons, par dessus des pierres écroulées, jusqu'à la porte d'une voûte qui s'ouvrait sous la tour. Tremblant d'émotion, ils descendirent une première série de marches taillées dans le roc. Elles menaient à une pièce humide et sombre, d'où d'autres escaliers conduisaient à une voûte plus profonde. Ils descendirent ainsi quatre autres escaliers qui correspondaient chacun à une voûte ; mais le sol de la quatrième était massif. Selon la tradition, il y avait encore trois voûtes au-dessous, mais il était impossible de les atteindre, vu qu'elles étaient défendues par un charme. L'air de cette voûte était humide et glacial, on y sentait une odeur de terre et la lanterne l'éclairait à peine. Les deux hommes s'arrêtèrent un instant, le cœur battant, jusqu'au moment où ils entendirent faiblement l'horloge de la tour de guet égrener ses douze coups. Ils allumèrent alors la bougie, qui répandit un parfum de myrrhe, d'encens et de storax.

Le Maure se mit à lire, d'une voix saccadée. A peine avait-il fini l'incantation, qu'il se produisit un bruit pareil à un coup de tonnerre souterrain. La terre trembla et le sol s'entr'ouvrit, découvrant une volée d'escaliers. Tremblant de peur, ils descen-

dirent et, à la lumière de leur lanterne, se virent dans une autre voûte, couverte d'inscriptions en arabe. Au centre se dressait un grand coffre fortifié de sept cercles d'acier, et à chaque bout du coffre était assis un Maure en armure, enchanté, immobile comme une statue... Devant le coffre, plusieurs jarres regorgeaient d'or, d'argent et de pierres précieuses. Ils plongèrent leurs bras jusqu'aux coudes dans la plus grande d'entre elles et en tiraient chaque fois des poignées de pièces d'or mauresques, des bracelets ou d'autres ornements, avec, de temps en temps, un collier de perles orientales qui s'enroulait à leurs doigts. Mais, tout en bourrant leurs poches de butin, ils tremblaient, haletants, sans oser quitter des yeux les deux Maures enchantés qui, impassibles et redoutables, les fixaient sans ciller. Finalement, un bruit imaginaire les mit dans une telle panique qu'ils se précipitèrent tous les deux dans l'escalier ; en se heurtant, ils se culbutèrent, la bougie s'éteignit et le sol se referma avec un grondement de tonnerre. Heureusement, ils étaient à l'étage supérieur.

Pleins de terreur, ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent sortis tant bien que mal de la tour et qu'ils revirent entre les arbres briller les étoiles. Alors, ils s'assirent sur l'herbe, partagèrent leur prise, satisfaits pour le présent de ce léger acompte, mais bien décidés à retourner à leurs jarres une de ces nuits pour les vider jusqu'au fond. Pour s'assurer de leur bonne foi mutuelle, ils se partagèrent les talismans, l'un conservant le parchemin, l'autre la bougie. Ceci fait, ils se dirigèrent, les poches lourdes, mais le cœur léger, vers Grenade.

Comme ils descendaient la colline, le Maure astucieux souffla quelques conseils à l'oreille du brave petit porteur d'eau.

—Ami Perejil, fit-il, toute cette affaire doit rester dans le plus grand secret, tant que nous n'aurons pas mis en sécurité tout le trésor. Si l'*alcalde* en a vent, nous sommes perdus.

—Certainement, répondit le *Gallego*, rien n'est plus vrai.

—Ami Perejil, continua le Maure, vous êtes un homme discret qui sait se taire ; mais vous avez une femme.

—Elle n'en saura rien, affirma avec fermeté le petit porteur d'eau.

—Bien, dit le Maure. Je compte sur votre discrétion et sur votre promesse !

Jamais promesse ne fut faite avec autant d'assurance et de sincérité ; mais, hélas, quel homme peut cacher un secret à sa femme ? Sûrement pas Perejil, le porteur d'eau, qui était le plus aimant et le plus docile des maris. A son retour, il trouva sa femme qui se désolait dans un coin.

—Enfin te voilà ! s'écria-t-elle. Tu as roulé toute la nuit ! Tu ne m'amènes pas un autre Maure, j'espère ?

Puis, fondant en larmes, elle se tordit les bras et se frappa la poitrine.

—Malheureuse que je suis ! s'exclama-t-elle. Que vais-je devenir ? Ma maison pillée par les notaires et les *alguaciles*... mon mari, un bon-à-rien, qui, au lieu d'apporter du pain à sa famille, s'en va courir nuit et jour avec des musulmans, des infidèles ! O mes enfants ! mes enfants ! qu'allons-nous devenir ? On nous verra mendier dans les rues !

Le bon Perejil fut tellement attendri par la désolation de son épouse que les larmes lui vinrent aux yeux. Impossible pour lui de se contenir, son cœur étant aussi plein que sa poche. Mettant la main dans cette dernière, il en tira trois ou quatre grosses pièces d'or qu'il fit glisser dans le sein de sa moitié. La pauvre femme, éberluée, se demandait ce que cette pluie d'or voulait dire. Elle n'était pas revenue de sa surprise que le petit *Gallego* faisait danser devant ses yeux une chaîne d'or, fou de joie, la bouche fendue d'une oreille à l'autre.

—Que la Sainte Vierge nous protège ! s'exclama sa femme. Qu'as-tu fait, Perejil ? Tu n'as pas commis de vol... de meurtre ?

A peine cette idée eut-elle effleuré l'esprit de la pauvre femme qu'elle se transformait chez elle en certitude. Elle voyait déjà la prison, la potence au loin et, pendu à cette potence, son petit *Gallego* de mari, avec ses jambes arquées... Epouvantée par les horreurs que dressait devant elle son imagination, elle eut une crise de nerfs.

Que pouvait faire le pauvre homme ? Il n'avait d'autre moyen de calmer sa femme et de chasser les fantômes de son imagination, que de lui raconter toute l'histoire de son aubaine. Mais il ne le fit qu'après avoir obtenu d'elle la promesse la plus solennelle de la garder, vis-à-vis de tout être vivant, dans le plus grand secret.

Décrire sa joie est au-dessus de nos forces. Elle se jeta au cou de son mari et faillit l'étrangler sous ses caresses.

—Et maintenant, ma femme, s'exclama le petit homme dans une légitime exaltation, que dis-tu du legs du Maure ? Désormais, ne me reproche plus d'avoir aidé un pauvre homme dans la misère.

Le brave *Gallego* s'étendit alors sur sa peau de mouton et dormit aussi profondément que sur un lit de plume. Mais pas sa femme. Elle vida tout le contenu de ses poches sur la natte et passa toute la nuit à compter et recompter les pièces d'or, à essayer les colliers et les boucles d'oreille et à imaginer l'air qu'elle aurait en plein jour lorsqu'elle pourrait jouir pleinement de ses richesses.

Le lendemain matin, le brave *Gallego* apporta une des ses grosses pièces d'or à un bijoutier du Zacatín. Il voulait la vendre, lui dit-il, ajoutant qu'il l'avait trouvée parmi les ruines de l'Alhambra. Le bijoutier vit qu'elle portait une inscription en arabe et qu'elle était d'or pur. Il ne lui proposa toutefois que le tiers de sa valeur, que le porteur d'eau accepta volontiers. Perejil acheta alors pour sa petite famille des vêtements neufs, des jouets, tou-

tes sortes de provisions pour faire un excellent repas et, de retour chez lui, se mit à danser avec eux, car il était le plus heureux des pères.

La femme du porteur d'eau tint sa promesse avec une rigueur surprenante. Pendant tout un jour et demi, elle vaqua à ses occupations avec un air plein de mystère, le cœur gonflé à éclater ; mais sans rien dire, bien qu'entourée de ses voisines les commères. De vrai, elle ne pouvait s'empêcher de faire un peu l'importante ; elle s'excusait de sa toilette fripée, parlait de se commander une *basquiña* toute brodée d'or et ornée de perles de verre, ainsi qu'une mantille de dentelle. Elle laissa entendre que son mari avait l'intention de se retirer de son métier qui ne convenait pas tout à fait à sa santé. Peut-être même passeraient-ils l'été à la montagne : les enfants avaient besoin d'air pur et la ville était invivable, en cette saison.

Ses voisines ouvrirent des yeux ronds et crurent que la pauvre femme avait perdu l'esprit ; à peine avait-elle tourné le dos, que ses mines, ses manières et ses prétentions nouvelles faisaient les frais des moqueries et des plaisanteries de ses amies.

Si elle se contenait en public, elle prenait chez elle sa revanche en passant autour de son cou un collier de perles d'orient, en parant ses bras de gourmettes mauresques et sa tête de diadèmes de diamants ; dans ses haillons, elle se pavanait, entre ses quatre murs, en se contemplant de temps en temps sur un bout de miroir. Un jour même, incapable de résister à sa vanité, elle se montra à sa fenêtre pour jouir de l'effet que produiraient ses atours sur les passants.

Le sort voulut qu'à cet instant précis le remuant barbier Pedrillo Pedrugo prît l'air, devant sa boutique, en face. Son œil toujours en alerte saisit aussitôt l'éclat d'un diamant. Une minute plus tard, il était à son observatoire, en train d'épier la femme du misérable porteur d'eau dans la somptueuse parure d'une nouvel-

le mariée orientale. Le temps de faire un inventaire précis de ses ornements et il s'élance à toutes jambes chez l'*alcalde*, qui lâche son *alguacil* famélique sur la piste du malheureux Perejil, lequel se voit, avant la fin du jour, traîné de nouveau devant le juge.

—Qu'as-tu fait, faquin ! cria l'*alcalde* d'une voix furieuse. Tu m'as dit que l'infidèle qui est mort chez toi ne t'a laissé qu'un coffret vide, et j'apprends à l'instant que ta femme se pavane, dans ses haillons, couverte de perles et de diamants. Misérable ! Apprête-toi à nous restituer le butin extorqué à ta pauvre victime et à te balancer à la potence qui est déjà lasse de t'attendre.

Le porteur d'eau terrifié tomba à genoux et conta en détail la façon merveilleuse dont il avait acquis la fortune. L'*alcalde*, l'*alguacil* et le barbier écoutaient d'une oreille avide cette histoire de trésor enchanté. On dépêcha l'*alguacil* chez le Maure qui avait lu l'incantation. Le musulman entra, passablement effrayé de se voir dans les griffes de la justice. Lorsqu'il eut aperçu le porteur d'eau, tête basse et intimidé, il comprit aussitôt de quoi il retournait.

—Chien, fit-il, en passant près de lui. Ne t'avais-je pas mis en garde contre les cancons de ta femme ?

La version du Maure coïncidait parfaitement avec celle de son associé, mais l'*alcalde*, feignant de comprendre difficilement, le menaçait de perquisition et même de prison.

—Doucement, *señor alcalde*, dit le musulman, qui retrouvait avec son sang-froid son astuce habituelle. Ne gâchons pas les faveurs de la fortune en nous les disputant follement. Personne n'est au courant de l'affaire, à part nous : tenons-la secrète. Il y a, dans la caverne, de quoi nous enrichir tous. Promettez-nous un partage équitable, et tout sera à votre disposition ; refusez, et la caverne restera fermée à tout jamais.

L'*alcalde* consulta à voix basse l'*alguacil*, qui était un vieux renard.

—Promettez-leur tout ce qu'ils voudront, lui répondit celui-ci, jusqu'au moment où ils extrairont le trésor. Mais, à ce moment-là, vous mettez la main dessus, et, si le Maure et son complice osent murmurer, vous les menacez du fagot et du bâcher comme hérétiques et sorciers.

Ce conseil ravit l'*alcalde*. Se radoucissant, il se tourna vers le Maure et lui dit :

—Voilà, en vérité, une histoire bien étrange, qui est peut-être vraie ; mais je veux en avoir une preuve oculaire. Cette nuit même, vous répétez l'incantation en ma présence. Si ce trésor existe effectivement, nous le partagerons à l'amiable et nous n'en reparlerons plus. Mais si vous m'avez trompé, n'espérez aucune pitié de ma part. En attendant, vous restez à ma disposition.

Le Maure et le porteur d'eau, convaincus que l'événement prouverait leur bonne foi, acceptèrent volontiers ces conditions.

Vers minuit, l'*alcalde* sortit secrètement, en compagnie de l'*alguacil* et de l'intrigant barbier, armé comme eux jusqu'aux dents. Ils menaient devant eux le Maure et le porteur d'eau, ainsi que le baudet de celui-ci, en prévision du trésor à emporter. Ils arrivèrent à la tour, sans avoir été vus par personne, et après avoir attaché l'âne à un figuier, ils descendirent à la quatrième voûte de la tour.

On produisit le rouleau, on alluma la bougie de cire jaune et le Maure se mit à lire l'incantation. La terre trembla, comme la première fois, le sol s'ouvrit dans un fracas de tonnerre et une nouvelle volée d'escaliers se découvrit. L'*alcalde*, l'*alguacil* et le barbier, frappés de stupeur, ne purent se résoudre à descendre. Le Maure et le porteur d'eau entrèrent dans la voûte inférieure où ils retrouvèrent les deux Maures, silencieux et immobiles. Ils emportèrent deux des grandes jarres qui étaient emplies jusqu'au bord de pièces de monnaie et de pierres précieuses. Le porteur

d'eau les monta, l'une après l'autre, sur ses épaules, et bien que vigoureux et accoutumé à porter des fardeaux, il titubait sous leur poids. Quand il les pendit aux flancs de son âne, il se rendit compte que c'était le maximum que pouvait supporter l'animal.

—Cela suffit pour le moment, dit le Maure. Il y a là autant de fortune que nous pouvons emporter sans nous faire remarquer, et largement de quoi nous rendre tous riches.

—Mais reste-t-il des trésors, en bas ? demanda l'*alcalde*.

—Le plus précieux, dit le Maure : un énorme coffre, bardé d'acier et tout plein de perles et de pierres précieuses.

—Il nous faut absolument ce coffre, s'écria l'*alcalde* insatiable.

—Moi, je ne descendrai plus, dit le Maure, obstiné. Un homme raisonnable doit savoir se modérer.

—Moi non plus, dit le porteur d'eau. Je ne veux plus ramener de trésors pour briser le dos de ma pauvre bête.

Ordres, menaces, prières n'y faisant rien, l'*alcalde* se tourna vers ses deux acolytes.

—Aidez-moi, leur dit-il, à remonter ce coffre et nous partagerons à nous trois tout ce qu'il contient.

Disant ces mots, il descendit les marches, suivi de l'*alguacil* et du barbier tremblants.

Ils n'avaient pas plus tôt pénétré sous la voûte que le Maure souffla sa bougie de cire jaune. Le sol se referma en grondant et les trois compères restèrent enfermés dans ses entrailles.

Il se hâta ensuite de remonter tous les étages et ne s'arrêta qu'à l'air libre. Le petit porteur d'eau le suivit aussi vite que ses courtes jambes pouvaient le porter.

—Qu'avez-vous fait ? demanda Perejil, dès qu'il put reprendre son souffle. L'*alcalde* et les deux autres sont enfermés sous la voûte.

—C'est la volonté d'Allah, répondit d'un ton dévot le Maure.

—Et vous n'allez pas les libérer ? demanda le *Gallego*.

—Allah m'en garde ! répliqua l'autre en se passant la main sur la barbe. Il est écrit dans le livre du destin qu'ils sont condamnés à rester enfermés jusqu'à ce qu'un nouvel événement rompe le charme. Que la volonté de Dieu soit faite !

Et il lança d'un grand geste le bout de bougie au loin dans les buissons noirs.

Il n'y avait plus rien à faire. Le Maure et le porteur d'eau redescendirent vers la ville. En chemin, Perejil ne pouvait s'empêcher de serrer contre lui et d'embrasser son humble compagnon ainsi délivré des griffes de la justice et l'on n'aurait pu dire ce qui réjouissait le plus le brave homme : si c'était d'avoir conquis un trésor ou de retrouver son âne.

Les heureux associés partagèrent leur butin à l'amiable et fort équitablement. Le Maure, qui avait du goût pour les colifichets, obtint de mettre dans son tas le plus possible de perles, de pierres précieuses et de bijoux ; mais, en échange, il offrait au porteur d'eau de magnifiques bijoux d'or massif, cinq fois plus grands que les siens, et qui contentaient largement ce dernier. Ils prirent bien soin de se mettre à l'abri de tout incident fâcheux et décidèrent de jouir en paix de leur fortune dans un autre pays. Le Maure retourna à sa ville natale, en Afrique, tandis que le *Gallego*, avec sa femme, ses enfants et son âne, se dirigeait vers le Portugal. Là, grâce aux conseils avisés de sa femme, il devint une espèce de personnage que l'on voyait en pourpoint et chausses, plume au chapeau, épée au côté. Rejetant l'appellation familière de Perejil, il avait adopté le nom plus ronflant de Don Pedro Gil. Sa progéniture croissait heureusement sur ses jambes courtes et arquées, tandis que *Señora* Gil, couverte des pieds à la tête de franges, de pompons et de dentelles, pour ne rien dire de ses

mains qu'elle avait baguées de diamants, devenait un modèle d'élégance criarde.

Quant à l'*alcalde* et à ses tristes acolytes, ils restèrent enfermés sous la grande Tour à Sept Etages et ils le sont encore. Lorsque manqueront en Espagne les barbiers intrigants, les *alguaciles* rapaces et les *alcaldes* corrompus, on ira peut-être les chercher ; mais s'ils doivent attendre ce jour pour être délivrés, il y a grand danger que leur enchantement se prolonge jusqu'au jour de Jugement Dernier.

LEGENDE DE LA ROSE DE L'ALHAMBRA OU LE PAGE ET LE FAUCON

APRÈS la reddition de Grenade aux chrétiens, cette ville charmante fut, pendant un certain temps, le séjour favori des souverains espagnols, jusqu'au moment où ils se virent contraints de la quitter à la suite de tremblements de terre répétés, qui renversèrent des maisons et firent trembler sur leurs bases les vieilles tours mauresques.

Bien des années s'écoulèrent, durant lesquelles Grenade fut rarement honorée d'une visite royale. Les palais de la noblesse se fermèrent et se turent ; et l'Alhambra, comme une beauté qu'on méprise, resta triste et solitaire parmi ses jardins abandonnés. La désolation générale avait gagné la Tour des Infantes, qui avait été autrefois la résidence des trois belles princesses mauresques. Sous ses voûtes dorées, l'araignée tissait sa toile, et les chauves-souris se partageaient avec les chouettes les chambres où avaient rayonné Zayda, Zorayda et Zorahayda. L'état de négligence où se trouvait la tour s'explique en partie par les superstitions dont le voisinage l'entourait. On murmurait que le soir, au clair de lune, on pouvait apercevoir le fantôme de Zorahayda—qui était morte dans cette tour—assis près de la vasque de la salle ; ou bien qu'elle gémissait près des créneaux et les promeneurs attardés dans le vallon pouvaient entendre à minuit le son de son luth d'argent.

Mais Grenade devait connaître une fois de plus la faveur d'une visite royale. On sait que Philippe V fut le premier Bour-

bon qui tint le sceptre de l'Espagne. On sait qu'il épousa, en secondes noces, Elisabeth ou Isabelle, la belle princesse de Parme ; et que, par une série de contingences, un prince français et une princesse italienne se trouvèrent réunis sur le trône d'Espagne. Pour la réception de ce couple illustre, l'Alhambra fut restauré et aménagé en toute diligence. L'arrivée de la cour transforma totalement l'aspect du palais, hier encore désert. Le fracas des tambours et des trompettes, le galop des coursiers dans les allées et sur l'esplanade, l'éclat des armes et le déploiement des oriflammes autour des barbicanes et des créneaux, tout rappelait les temps héroïques et glorieux de la forteresse. Mais une ambiance plus pacifique caractérisait l'intérieur du palais royal. On n'entendait que froufrou de robes et murmures de courtisans respectueux dans les antichambres, va et vient de pages et de filles d'honneur dans les jardins et musiques exhalées des fenêtres ouvertes.

Or, parmi les gens qui composaient le cortège des monarques se trouvait un page favori de la reine, qui se nommait Ruiz de Alarcón. Dire que c'était un page favori de la reine équivaut à faire son éloge, car celle-ci n'admettait dans sa suite que la grâce, la beauté et le talent. Ruiz venait d'accomplir sa dix-huitième année ; il était souple et gracieux comme un jeune Antinoüs. A la reine, il ne montrait que respect et déférence, mais, choyé et gâté par les dames de la cour, et plus expérimenté en amour qu'on ne l'est d'ordinaire à son âge, il était passablement effronté, en réalité.

Notre page se promenait, un matin, dans les bois du Généralife, qui dominant les terres de l'Alhambra. Il avait pris avec lui, pour s'amuser, le faucon favori de la reine. Au cours de sa promenade, voyant un oiseau s'élever d'un buisson, il déchape-ronna le faucon et le lâcha. Celui-ci s'élança dans les airs, fondit sur sa proie, mais, la manquant, se remit à voler, sans faire cas

des appels du page, qui suivit des yeux le fugitif dans sa course capricieuse jusqu'à ce qu'il l'eût vu se poser sur le créneau d'une tour lointaine et isolée de l'Alhambra. Cette tour se dressait au-dessus de la muraille extérieure qui séparait la forteresse royale du territoire du Généralife : c'était «La Tour des princesses».

Le page descendit dans le ravin et s'approcha de la tour, mais on ne pouvait y avoir accès depuis le vallon et ses hautes parois abruptes décourageaient toute tentative d'escalade. Il chercha donc à gagner une des portes de la forteresse et fit un vaste circuit qui l'amena devant la tour, face au côté qui donnait sur l'intérieur des murailles.

Un jardinet, enclos par un treillis de roseaux recouverts de myrte, le séparait de la tour. Ouvrant une barrière, le page passa entre des parterres de fleurs et des buissons de roses. Il atteignit la porte. Elle était fermée et verrouillée. Par une fente dans le bois, il jeta un coup d'œil sur le dedans. Il vit une petite salle mauresque aux murs ornés de stuc, avec de sveltes colonnes de marbre et une fontaine d'albâtre, entourée de fleurs. Au centre était suspendue une cage dorée, contenant un oiseau chanteur ; juste au-dessous, un chat tigré reposait entre des écheveaux de soie et d'autres articles de couture ; une guitare décorée de rubans était appuyée contre la fontaine.

Ruiz de Alarcón fut frappé de trouver ces indices de goût et d'élégance féminine dans une tour solitaire qu'il avait crue déserte. Cela lui remit en mémoire les légendes de salles enchantées et il se dit que le chat tigré pourrait bien être quelque princesse captive d'un charme.

Il frappa doucement à la porte. Un délicieux visage apparut à la fenêtre au-dessus, mais s'en retira aussitôt. Le page attendit, dans l'espoir qu'on allait lui ouvrir la porte, mais ce fut en vain. Aucun bruit de pas... silence complet. Ses sens l'avaient-ils trompé, ou bien cette charmante apparition était-elle la fée de

la tour ? Il frappa de nouveau, plus fort. Peu après, le radieux visage se montra à la fenêtre ; c'était celui d'une fillette de quinze ans dans toute sa fraîcheur.

Le page ôta aussitôt son bonnet à plume et la supplia, du ton le plus courtois, de lui permettre de monter sur la tour à la poursuite de son faucon.

—Je n'ose pas ouvrir la porte, *señor*, lui répondit la petite demoiselle rougissante. Ma tante me l'a défendu.

—Je vous en conjure, belle demoiselle... c'est le faucon favori de la reine : je n'ose pas rentrer au palais sans le rapporter.

—Vous êtes donc un des gentilshommes de la cour ?

—Oui, belle demoiselle ; mais je perdrai la faveur de la reine et ma place, si je perds mon faucon.

— ; *Santa María* ! C'est justement contre vous autres, gentilshommes de la cour, que ma tante m'a chargée de verrouiller la porte.

—Bien sûr, contre les méchants gentilshommes ; mais moi, je ne suis qu'un simple page inoffensif qui sera ruiné et perdu si vous rejetez sa pauvre requête.

Le cœur de la petite demoiselle fut touché par la désolation du page. C'eût été vraiment bien dommage qu'il fût perdu pour une bagatelle. Sûrement, il n'était pas de ces dangereux bipèdes que sa tante lui avait décrits comme des espèces de cannibales, toujours prêts à saisir dans leurs griffes les jeunes filles étourdies. Il était doux et modeste et avait l'air si charmant dans son attitude de suppliant, coiffure à la main !

Le malin, voyant la garnison balancer, redoubla ses prières d'une façon si émouvante qu'il était impossible qu'une jeune fille y fût insensible. La petite gardienne de la tour descendit donc et ouvrit la porte d'une main tremblante ; et, si le page avait été charmé par le peu qu'il en avait aperçu de la fenêtre, il fut absolument ravi du portrait en pied qui se révélait maintenant à ses yeux.

Le corsage andalou et la *basquiña* soulignaient la ronde et délicate symétrie de ses formes, à peine développées. Ses cheveux lustrés, séparés sur le front par une raie d'une scrupuleuse exactitude, étaient ornés, selon la coutume générale du pays, d'une rose fraîchement cueillie. Il est vrai que son teint était doré par le soleil méridional, mais cela ne faisait que rehausser l'éclat de ses joues et le lustre de ses yeux caressants.

Ruiz de Alarcón vit tout cela d'un seul coup d'œil (il n'eût pas été convenable de fixer plus longtemps la jeune fille). Se bornant à lui murmurer des remerciements, il bondit dans l'escalier, à la recherche de son faucon.

Il revint bientôt, avec le fugitif au poing. La demoiselle s'était installée près de la fontaine et enroulait de la soie ; mais, dans son agitation, elle laissa tomber la bobine sur la dalle. Le page, d'un bond, la ramassa ; se laissant gracieusement tomber sur un genou, il la lui présenta, et sur la main qui se tendait pour la prendre, posa un baiser plus fervent et plus dévot que ceux qu'il imprimait sur celle de sa souveraine.

— *¡ Ave María, señor !* s'exclama la demoiselle, rougissant de plus belle sous l'effet de la confusion et de la surprise, car elle n'avait jamais reçu pareille salutation.

Le page, d'un air modeste, se confondit en excuses et lui assura que c'était la manière, à la cour, d'exprimer le respect et l'hommage les plus profonds.

La colère de la jeune fille—à supposer qu'elle en eût éprouvé—se calma bientôt, mais son agitation et sa gêne redoublèrent : elle rougissait toujours, les yeux baissés, et embrouillait le fil qu'elle voulait enrouler.

Le rusé, voyant la confusion dans le camp adverse, en eût bien profité ; mais les beaux discours qu'il voulait prononcer mouraient sur ses lèvres. Ses galanteries étaient maladroitement, inefficaces, et, à sa propre surprise, le page, qui paraissait avec

tant de grâce et d'effronterie parmi les dames les plus habiles de la cour, se vit intimidé et confondu en présence d'une simple fillette de quinze ans.

C'est que la jeune personne avait en sa modestie et son innocence des gardiens bien plus forts que les portes et les verrous de sa tante. Pourtant, quel coeur de femme peut rester insensible au premier aveu d'amour ? La petite demoiselle, malgré toute son ingénuité, comprit instinctivement tout ce que la langue balbutiante du page était incapable d'exprimer et elle sentait son coeur battre en voyant, pour la première fois un amoureux à ses pieds. Et quel amoureux !

La gêne du page, bien que sincère, ne dura pas ; il retrouvait son aisance et son assurance coutumières lorsqu'une voix perçante retentit au loin.

—Ma tante, qui revient de la messe ! s'écria la demoiselle, tout effrayée. Je vous en prie, *señor*, partez.

—Mais pas avant que ne vous m'ayez accordé, comme souvenir, la rose qui est piquée dans vos cheveux.

La jeune fille dégagea la rose de ses cheveux de jais.

—Prenez-la, s'écria-t-elle, agitée et rougissante ; mais, de grâce, partez.

Le page prit la rose tout en couvrant de baisers la petite main qui la lui donnait. Puis, plaçant la fleur sur son bonnet, il s'élança, le faucon au poing, à travers le jardin, emportant avec lui le coeur de Jacinta.

Quand la tante arriva à la tour, elle remarqua l'agitation de sa nièce et le désordre de la salle : mais un mot lui expliqua tout.

—Un faucon a poursuivi sa proie dans la salle.

—Juste ciel ! un faucon a pénétré dans cette tour ! A-t-on jamais vu oiseau plus insolent ? Même dans sa cage, l'oiseau n'est plus en sécurité !

La vigilante Frédégonde était une des vieilles filles les plus méfiantes du monde. Elle avait pour ce qu'elle appelait «le sexe opposé» une terreur qui n'avait fait que s'accroître avec son célibat. Non qu'elle eût eu l'occasion de pâtir de ses ruses, la Nature l'en ayant garantie par un visage qui interdisait d'empiéter ses terres ; mais les femmes qui ont le moins de motifs de craindre pour elles-mêmes montrent souvent un soin extraordinaire à surveiller leurs voisines plus exposées par leurs charmes.

Sa nièce était orpheline d'un officier qui était tombé à la guerre. Elle avait été élevée dans un couvent et venait de quitter cet asile sacré pour être confiée à la tutelle immédiate de sa tante, sous la jalouse surveillance de qui elle végétait, telle une rose en bouton à l'ombre d'une ronce. La comparaison n'est pas fortuite, car, pour tout dire, sa jeune beauté, même recluse, avait retenu les regards du voisinage et les paysans des alentours, avec cette tournure poétique qui caractérise l'Andalousie, l'avaient surnommée «La Rose de l'Alhambra»

La vieille fille redoubla de vigilance, tant que la cour demeura à Grenade, et se flattait déjà du succès de ses soins. Certes, elle avait été passablement troublée par les sérénades qu'on donnait parfois, au clair de lune, sous la tour ; mais elle exhortait sa nièce à fermer ses oreilles à ces vaines chansons d'amour, en l'assurant que c'était encore une ruse du sexe opposé, destinée à perdre les filles qui s'y laissaient prendre. Mais que peut sur le cœur d'une enfant une sèche admonition contre une sérénade au clair de lune ?

Finalement, le roi Philippe décida d'abrégier son séjour à Grenade et s'en alla brusquement avec toute sa suite. La vigilante Frédégonde vit le cortège royal sortir par la Porte de la Justice et descendre la grande allée qui menait à la ville. Lorsque la dernière oriflamme eut disparu, elle revint tout exultante à sa tour, car tous ses soucis étaient finis. Mais imaginez sa surprise lorsqu'elle

aperçut un pur-sang arabe devant la barrière du jardin—et son horreur lorsqu'elle distingua entre les massifs de roses, un jeune homme en costume brillamment brodé aux pieds de sa nièce. Au bruit de ses pas, celui-ci fit un tendre adieu à la jeune fille, sauta légèrement par-dessus la barrière de roseaux et de myrtes, bondit sur son cheval et disparut presque aussitôt avec lui.

La tendre Jacinta, dans sa douleur, oublia les sentiments de sa tante. Se jetant dans ses bras, elle éclata en sanglots.

— *¡ Ay de mí !* s'écria-t-elle. Il est parti... il est parti ! ... Il est parti et je ne le reverrai plus !

—Parti ! qui donc ? ... quel est ce jeune homme que j'ai vu à tes pieds ?

—Un page de la reine, ma tante, qui est venu me dire adieu.

—Un page de la reine, mon enfant ! répéta faiblement la vigilante Frédégonde. Et quand as-tu connu ce page de la reine ?

—Le matin où le faucon est venu dans la tour. C'était le faucon de la reine... et il était venu le reprendre.

—Ah, que tu es sotte ! Sache bien qu'il n'y a pas de faucon aussi dangereux que ces jeunes pages espiègles et que c'est sur des oiseaux aussi inoffensifs que toi qu'ils fondent !

La tante, au début, fut outrée d'apprendre qu'en dépit de la vigilance dont elle était si fière, les deux jeunes amoureux avaient entretenu un tendre commerce presque sous ses yeux. Mais quand elle découvrit que sa naïve nièce, bien qu'exposée, sans portes ni verrous, à toutes les machinations du sexe opposé, était sortie intacte de cette terrible épreuve, elle se consola en se disant que c'était grâce aux maximes chastes et avisées qu'elle lui avait inculquées.

Tandis que la tante répandait ce baume sur son amour-propre blessé, la nièce se répétait avec délices les serments de fidélité du page. Mais qu'est-ce que l'amour d'un homme toujours en mou-

vement ? Une onde capricieuse qui s'attarde un instant auprès de chaque fleur de la rive et passe, les laissant toutes en larmes.

Les jours, les semaines, les mois passèrent... Aucune nouvelle du page. Les grenades mûrirent, les vignes donnèrent leurs grappes, les pluies d'automne grossirent les torrents des montagnes ; la Sierra Nevada se couvrit de son manteau de neige et les rafales de l'hiver mugirent dans les salles de l'Alhambra... mais il n'était toujours pas là. L'hiver passa. L'heureux printemps éclata de nouveau avec ses chants, ses fleurs et ses zéphyr embaumés ! Les neiges fondirent sur les montagnes, sauf sur les plus hautes cimes de la Sierra qui continuèrent à briller dans la touffeur de l'été. Toujours pas de nouvelles du page oublieux.

Pendant ce temps, la pauvre petite Jacinta pâlassait, mélancolique. Elle avait oublié ses anciennes occupations, la soie restait enchevêtrée, la guitare muette, les fleurs négligées ; elle n'écoutait plus le chant de son oiseau et ses yeux brillants étaient maintenant ternis par les larmes qu'elle versait en secret. Pour entretenir la passion d'une demoiselle délaissée, on ne saurait imaginer d'endroit plus propice que l'Alhambra, où tout semble avoir été combiné pour faire naître des rêveries tendres et romanesques. C'est un paradis pour les amoureux : mais quelle souffrance d'être seule en ce paradis... plus que seule : abandonnée !

— Hélas, ma pauvre enfant, lui disait l'immaculée Frédégonde, lorsqu'elle la trouvait dans cet état d'abattement. Ne t'avais-je pas mise en garde contre les ruses et les tromperies de ces hommes ? Et, d'autre part, que pouvais-tu attendre d'un fils de famille noble et ambitieux, toi qui n'es qu'une orpheline, et qui descends d'une lignée déchue et appauvrie ? Sois bien certaine que, même si ce jeune homme t'était fidèle, son père, qui est un des grands les plus orgueilleux de la cour, s'opposerait à son union avec une fille sans dot comme toi. Sois donc énergique et ôte-toi ces idées de l'esprit.

Les paroles de l'immaculée Frédégonde ne servirent qu'à accroître la mélancolie de sa nièce, mais elle la dissimulait de son mieux. Une nuit d'été, après que sa tante se fut retirée, elle était restée seule dans la salle de la tour, près de la fontaine d'albâtre. C'est à cet endroit que l'infidèle s'était agenouillé et lui avait baisé la main pour la première fois ; c'est là qu'il lui avait juré fidélité éternelle. Le cœur de la petite demoiselle était accablé de ces tristes et charmantes souvenirs ; elle se mit à pleurer et ses larmes tombèrent goutte à goutte dans la fontaine. Peu à peu le cristal de l'eau s'agita, se troubla, se mit à bouillir et à danser jusqu'au moment où une apparence de femme, richement vêtue à la mauresque, en sortit lentement.

Jacinta en fut si effrayée qu'elle se sauva et n'osa plus retourner à la salle. Le lendemain matin, elle conta ce qu'elle avait vu à sa tante, mais cette aimable personne déclara que c'était une fantaisie de son esprit troublé ou bien qu'elle avait dû s'endormir et rêver au bord de la fontaine.

—Tu as dû penser à l'histoire des trois princesses mauresques qui habitaient autrefois cette tour.

—Quelle histoire, ma tante ? Je ne la connais pas.

—Tu as certainement entendu parler des trois princesses Zayda, Zorayda et Zorahayda, qui étaient enfermées dans cette tour par le roi leur père et qui se firent enlever par des gentilshommes chrétiens. Les deux premières s'enfuirent, mais la troisième n'eut pas le courage d'exécuter sa décision et l'on dit qu'elle mourut ici.

—Je me souviens maintenant de l'avoir entendue et je crois bien que j'ai pleuré sur le sort de la douce Zorahayda, dit Jacinta.

—Tu fais bien de pleurer sur son sort, répliqua la tante, car l'amoureux de Zorahayda était ton ancêtre. Il se lamenta longtemps d'avoir perdu sa princesse mauresque ; mais le temps

adoucit son chagrin et il épousa une dame espagnole, dont tu descends.

Jacinta resta songeuse et se dit :

—Ce que j'ai vu hier n'est pas un phantasme de mon esprit, j'en suis sûre. Si c'est l'esprit de la douce Zorahayda qui hante cette tour, ainsi que je l'ai appris, de quoi aurais-je peur ? J'observerai cette nuit la fontaine... peut-être recommencera-t-elle sa visite.

Vers minuit, dans le plus grand silence, elle alla s'asseoir dans la salle. Comme la cloche de la lointaine tour de guet de l'Alhambra égrenait ses douze coups, l'eau de la fontaine s'agita de nouveau et se mit à danser... Bientôt la figure mauresque en émergea. Elle était jeune et belle ; sa toilette était enrichie de bijoux et elle tenait en main un luth d'argent. Jacinta tremblait, allait s'évanouir... mais la douce et plaintive voix de l'apparition la rassura, ainsi que son expression mélancolique.

—Fille mortelle, lui dit-elle, qu'as-tu ? Pourquoi tes larmes troublent-elles ma fontaine ? Pourquoi tes soupirs et tes plaintes dérangent-ils le calme de la nuit ?

—Je pleure à cause de l'inconstance d'un homme et je gémis sur ma solitude et mon abandon.

—Rassure-toi. Tes chagrins peuvent cesser. Vois devant toi une princesse mauresque, qui, comme toi, a été malheureuse en amour. Un gentilhomme chrétien, ton ancêtre, gagna autrefois mon cœur ; il voulait me conduire à son pays natal et me convertir à sa religion ; mais, le courage me manquant, je suis restée ici. C'est pour cela que les mauvais génies exercent sur moi leur pouvoir et que je reste enchantée dans cette tour jusqu'au moment où un pur chrétien consentira à rompre ce charme magique. Veux-tu entreprendre cette tâche ?

—Je le veux, répondit la demoiselle, tremblante.

—Approche donc et sois sans crainte ; trempe ta main dans la fontaine, asperge-moi et baptise-moi selon ta religion ; alors

l'enchantement se dissipera et mon âme en peine obtiendra le repos.

La jeune fille s'avança d'un pas chancelant, plongea sa main dans la fontaine et aspergea le pâle visage du fantôme.

La princesse défunte sourit avec une douceur ineffable. Posant son luth aux pieds de Jacinta, elle croisa ses bras blancs sur son sein et s'évanouit dans l'eau qu'elle troubla comme eût fait une giboulée.

Jacinta quitta la salle, pleine de surprise et de terreur. Cette nuit-là, elle ferma à peine l'œil ; mais lorsqu'elle s'éveilla à l'aube, elle crut avoir été victime d'un cauchemar. Redescendant dans la salle, elle se convainquit de la réalité de la vision en apercevant près de la fontaine le luth qui brillait au soleil matinal.

Elle s'empressa d'aller dire à sa tante ce qui était survenu la veille et la pria de jeter un coup d'œil sur le luth qui établissait la vérité de ses dires. Et si le brave chaperon avait encore quelques doutes, ils ne résistèrent pas aux accents de l'instrument qui, sous les doigts de Jacinta, parvinrent à faire fondre le cœur frigidé de l'immaculée Frédégonde où régnait un hiver éternel. Rien d'autre qu'une mélodie surnaturelle n'eût produit cet effet.

Le pouvoir extraordinaire de l'instrument éclatait chaque jour davantage. Le promeneur qui passait sous la tour s'immobilisait, extasié, comme sous l'influence d'un charme. Les oiseaux même se rassemblaient dans les arbres environnants et se taisaient pour l'écouter.

La nouvelle se répandit. Les habitants de Grenade montaient en foule à l'Alhambra pour recueillir quelques notes de la musique transcendante qui flottait au-dessus de la tour des Infantes.

La gentille sirène fut enfin tirée de sa retraite. Les puissants et les riches se disputaient sa présence, ou plutôt les charmes de son luth, qui attirait des foules élégantes dans leurs salons. Mais partout où elle allait, son dragon de tante ne la quittait

pas d'une semelle et l'éloignait des admirateurs passionnés qui étaient pendus à sa musique. Sa renommée s'étendit de ville en ville. Málaga, Séville, Cordoue furent conquises tour à tour. Dans toute l'Andalousie, il n'était question que de la belle sirène de l'Alhambra. Comment pouvait-il en être autrement chez des gens aussi fous de musique et aussi galants que les Andalous, quand le luth possédait un pouvoir magique et la poétesse était inspirée par l'amour ?

Pendant que toute l'Andalousie s'enthousiasmait ainsi pour notre héroïne, l'inquiétude régnait à la cour d'Espagne. Philippe V, on le sait, était un malheureux hypocondriaque, sujet à toutes sortes de lubies. Parfois il gardait le lit pendant des semaines et se plaignait de maux imaginaires. D'autres fois, il voulait absolument abdiquer, ce qui ennuyait fort sa royale épouse, qui avait beaucoup de goût pour les splendeurs de la cour et les gloires de la couronne et maniait le sceptre d'une main ferme et habile.

On n'avait rien trouvé de plus efficace que la musique pour dissiper les humeurs sombres du roi ; la reine prenait donc grand soin de s'environner des meilleurs artistes, chanteurs et instrumentistes, et conservait à la cour le fameux chanteur italien Farinelli comme une manière de médecin du roi.

Au moment où se situe notre histoire, le sage et illustre Bourbon fut pris d'une fantaisie qui dépassait de loin toutes les autres. Après une longue période de maladie imaginaire, qui eut raison de toutes les mélodies de Farinelli et de tous les concerts de l'orchestre de la cour, le monarque fut persuadé qu'il avait rendu l'âme et qu'il était bel et bien mort.

Cet égarement eût été inoffensif, voire avantageux à la reine et aux courtisans, si le roi s'était contenté d'adopter l'immobilité propre à un mort ; mais ce qui les ennuyait, c'est qu'il tenait à ce qu'on lui fît des funérailles ; et ce qui les rendait tout à fait perplexes, c'est qu'il s'impatiait et qu'il les injuriait pour le man-

que de respect et la négligence dont ils se rendaient coupables en le laissant sans sépulture. Que faire ? Désobéir aux volontés expresses du monarque était quelque chose de monstrueux pour un courtisan respectueux de l'étiquette... mais lui obéir, n'était-ce pas commettre un régicide ?

Au milieu de ce redoutable dilemme, la nouvelle parvint à la cour qu'une jeune musicienne tournait la tête de l'Andalousie. La reine envoya en toute hâte des gens qui avaient mission de la ramener à San Ildefonso, où la cour résidait alors.

Au bout de quelques jours, comme la reine se promenait avec les dames de sa suite dans les vastes jardins qui, avec leurs terrasses, leurs allées et leurs fontaines, voulaient éclipser Versailles, la jeune fille prodige fut conduite devant elle. L'auguste Elisabeth contempla avec surprise l'apparence simple et modeste de celle dont la musique affolait le monde. Elle avait sa pittoresque toilette andalouse ; le luth à la main, les yeux baissés, elle montrait dans sa beauté une simplicité et une fraîcheur qui la proclamaient encore « la Rose de l'Alhambra ».

Comme à l'accoutumée, elle était accompagnée de la toujours vigilante Frédégonde qui, sur la demande de la reine, conta à celle-ci toute l'histoire de sa généalogie. Si l'imposante Elisabeth avait été intéressée par l'apparence de Jacinta, elle montra encore plus de plaisir à apprendre qu'elle était d'une famille noble, bien que ruinée, et que son père était mort bravement au service de la couronne.

— Si ton pouvoir égale ta renommée et si tu peux chasser le mauvais esprit qui possède ton souverain, je me charge moi-même de ton sort et je te comble de richesses et d'honneurs.

Impatiente d'éprouver son art, la reine conduisit aussitôt la jeune fille à la chambre du triste monarque.

Jacinta la suivit, les yeux baissés, entre deux rangs de gardes et parmi une foule de courtisans. Elles arrivèrent enfin à une vaste

salle toute tendue de noir. Les fenêtres étaient fermées contre la clarté du jour : un grand nombre de cierges de cire jaune dans des candélabres d'argent diffusaient une lumière lugubre et révélaient confusément des courtisans silencieux, en habit noir, qui se mouvaient sur la pointe des pieds, d'un air tragique. Au milieu de son lit funéraire, ou plutôt de sa bière, les mains croisées sur la poitrine et ne laissant voir de son visage que le bout du nez, le roi «mort» était étendu.

La reine entra dans la chambre en silence et, désignant un tabouret à Jacinta, elle lui fit signe de s'y asseoir et de commencer.

Au début, la jeune artiste frôla son luth d'une main tremblante ; mais bientôt, reprenant confiance et s'animant à mesure qu'elle jouait, elle en tira des sons d'une harmonie tellement céleste que toute la compagnie se demanda s'ils étaient produits par une main humaine. Quant au monarque, qui se croyait déjà dans le monde des esprits, il s'imagina que c'était la musique des anges ou des sphères. Peu à peu, modifiant son thème, la jeune virtuose mêla sa voix au son de son instrument. Elle entonna une des ballades légendaires qui chantaient les gloires antiques de l'Alhambra et les exploits des Maures. Elle mettait toute son âme dans sa chanson, car elle associait à l'Alhambra ses souvenirs d'amour. La chambre mortuaire fut emplie de cet air passionné qui parvint au cœur sombre du monarque. Celui-ci leva la tête et regarda autour de lui ; il s'assit sur sa couche. Ses yeux se mirent à briller... et, finalement, sautant à bas du lit, il réclama son épée et son bouclier.

Le triomphe de la musique—ou plutôt du luth enchanté—fut complet. Le démon était chassé et le «mort» ramené à la vie. On ouvrit toutes grandes les fenêtres et la riche lumière espagnole envahit la pièce tendue de noir. Tous les yeux cherchèrent l'enchanteresse : mais celle-ci, lâchant son luth, venait de

s'évanouir... L'instant d'après, Ruiz de Alarcón la serrait contre sa poitrine.

Et bientôt les noces de l'heureux couple étaient célébrées magnifiquement...

—Mais, voyons, va me demander mon lecteur, comment Ruiz de Alarcón, justifia-t-il sa négligence ?

—En faisant retomber toute la faute sur son vieux père autoritaire ; d'ailleurs, quand on s'aime, on finit toujours par se réconcilier et oublier les torts passés.

—Mais comment le vieux noble autoritaire a-t-il consenti à cette union ?

—Oh, un mot de la reine mit fin à son opposition, pour ne rien dire de tous les honneurs qui se mirent à pleuvoir sur sa jeune favorite. Et puis, vous le savez, le luth de Jacinta avait un pouvoir magique qui triomphait de toutes les obstinations.

—Et qu'advint-il du luth enchanté ?

—Ah ! c'est le plus curieux de l'histoire, et, en même temps, la preuve de sa vérité. Le luth resta quelque temps dans la famille ; mais le grand chanteur Farinelli, par pure jalousie, le vola et l'emporta avec lui. A sa mort, il passa aux mains d'Italiens, qui, ignorant son pouvoir, fondirent l'argent et mirent ses cordes à un ancien violon de Crémone. Et ces cordes ont gardé quelque chose de leur charme. Un mot à l'oreille de mon lecteur pour que le secret reste entre nous : ce violon qui ensorcelle aujourd'hui le monde... c'est celui de Paganini !